

Pascal Semonsut

Le passé du fantasma

La représentation de la Préhistoire en France
dans la seconde moitié du XX^e siècle

(1940-2012)

Avec les interviews de Jean-Jacques Annaud
et Jacques Malaterre



éditions errance

Illustration de couverture :
dessin Eric Le Brun

© Editions Errance, Arles, 2013
Actes Sud - BP 90038 - 13633 Arles cédex
Tél. : 01 43 26 85 82
Fax : 01 43 29 34 88

ISBN : 978-2-87772-537-8

Pour recevoir gratuitement
notre catalogue et des informations
sur les nouveaux titres publiés
par les éditions Errance
concernant l'archéologie,
l'histoire et le patrimoine,
veuillez nous adresser vos coordonnées
ou nous envoyer votre carte de visite.
contact@editions-errance.fr

COLLECTION "LES HESPÉRIDES"

LE PASSÉ DU FANTASME

La représentation de la Préhistoire en France
dans la seconde moitié du xx^e siècle
(1940-2012)

Pascal Semonsut



éditions errance



Scène du Puits. Lascaux (Dordogne).

Photo Norbert Aujoulat, CNP / Ministère de la Culture et de la Communication.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE PAR JEAN GUILAINE.....	9
INTRODUCTION GÉNÉRALE	
<i>La Préhistoire au miroir de notre histoire</i>	14

PARTIE I LA PRÉHISTOIRE ET SON PUBLIC

INTRODUCTION - De la littérature à la sémiologie	30
---	----

CHAPITRE 1 - Un public de lecteurs (1940-1970)	33
---	----

■ ■ ■ A. LIRE LA PRÉHISTOIRE	33
■ La timide souveraineté de l'école.....	33
■ Adolescence, Préhistoire et littérature.....	36
■ Une vulgarisation discrète mais ambitieuse.....	41
■ La "Chapelle Sixtine de la Préhistoire" (1940) et "la guerre des mammouths" (1956) dans la presse.....	42
■ ■ ■ B. VOIR LA PRÉHISTOIRE AU TEMPS DE L'ÉCRIT	43
■ La Préhistoire du bout des pinceaux : Burian et son œuvre, 1941-1968.....	43
Encadré - <i>Voyage au centre de la Terre</i> - Quand Jules Verne se fait préhistorien	46
■ Mickey, Astérix, Tounga et quelques autres.....	52
■ Des cabinets de curiosités aux premiers musées de Préhistoire.....	55
■ Sur grand et petit écran.....	57
■ ■ ■ C. CONCLUSION	60

CHAPITRE 2 - L'image reine (1970-2000)	64
---	----

■ ■ ■ A. VOIR LA PRÉHISTOIRE	64
■ Une "folle du logis" bien paresseuse.....	64
■ Rosny vu par Annaud.....	67
■ Dans la case et dans le cadre.....	73
■ Sites et musées en difficulté.....	79

■■■ B. LIRE LA PRÉHISTOIRE AU TEMPS DE L'IMAGE	84
■ Le roman préhistorique de fin de siècle : l'âge d'or d'un genre très marginal.....	84
■ La renaissance de la vulgarisation préhistorique.....	88
■ La presse ou le triomphe de Chauvet (1995) sur Lucy (1973).....	90
■ Lucy abandonnée par l'école.....	92
■■■ C. CONCLUSION	96
Encadré - Archéologia et la Préhistoire	
	98

PARTIE II

IMAGES DU PRÉHISTORIEN ET DU PRÉHISTORIQUE

INTRODUCTION - Le préhistorien dans l'ombre du préhistorique	106
---	-----

CHAPITRE 1 - La préhistoire des savants au prisme de la didactique et de la fantaisie	108
--	-----

■■■ A. LA PRÉHISTOIRE : SCIENCE DES OS, DE LA PIERRE ET DE LA POLÉMIQUE.....	108
■ La progressive affirmation d'une science toujours marquée par la polémique	111
■ Les os, la pierre et la pelle	115
■■■ B. DU PROFESSEUR CHALLENGER À SON "COLLÈGUE" YVES COPPENS : PRÉHISTORIENS RÉELS ET RÊVÉS	122
■ La préhistoire, science humaine ou science d'hommes ?	125
■ Préhistoriens réels, d'Henri Breuil (1877-1961) à Yves Coppens (1934)	126
■ Préhistoriens de l'imaginaire : Challenger et ses collègues de fantaisie	132
■■■ C. DES OS, DES SITES ET DES MUSÉES	135
■ Paris n'est pas la France, sauf pour les musées de Préhistoire	138
■ De 1940 à nos jours, Lascaux toujours.....	141
■ Des fossiles d'abord européens.....	146
■■■ D. CONCLUSION	148

CHAPITRE 2 - Visages de l'Homme préhistorique	153
--	-----

■■■ A. L'HOMME ET LE SINGE, UNE VIEILLE HISTOIRE TOUJOURS RECOMMENCÉE ?	153
■ L'hominisation, un couronnement.....	155
■ L'homme ne descend plus du singe.....	160

■■■ B. DES HOMMES PRÉHISTORIQUES EN GÉNÉRAL, ET DE LA FEMME EN PARTICULIER	164
■ L'homme préhistorique est effectivement un homme	165
■ Proches et lointains, les premiers hommes	173
■ Neandertal, de la légende noire à la légende dorée	175
■ Cro-Magnon, ou la perpétuelle infailibilité	182
■■■ C. CONCLUSION	186

PARTIE III

LA PRÉHISTOIRE : ÂGE D'OR, PURGATOIRE OU ENFER ?

INTRODUCTION - Peindre "l'âme d'une époque"	192
<hr/>	
CHAPITRE 1 - La forêt, des mammouths et des hommes	194
<hr/>	
■■■ A. UN PAYSAGE À LA DÉMESURE DE L'HOMME	194
■ L'Homme, enfant du climat	198
■ La forêt, "monde de colosses"	204
■ L'eau préhistorique, un univers vaste et contrasté	209
■ Volcans et séismes : la revanche posthume de Cuvier sur Lamarck	212
■■■ B. "LA TERRE APPARTIENT AUX ANIMAUX, PAS AUX HUMAINS"	215
■ Une Arche de Noé irréaliste	216
■ Un "pays de griffes, de dents et de venins"	225
■■■ C. CONCLUSION	233
<hr/>	
CHAPITRE 2 - Vivre ou survivre ?	237
<hr/>	
■■■ A. UN MONDE D'ORDRE ET DE VIOLENCE	237
■ Des hommes soumis au chef, des femmes soumises aux hommes	238
■ "Tigres contre chacals, ils ont créé la Guerre !"	248
■■■ B. SÉDENTAIRES ET NOMADES	256
■ De "l'homme des cavernes" à "l'humanité des villages"	258
■ Quand le nomadisme était aristocratique	264
■■■ C. "LE TRAIN-TRAIN DES PREMIERS ÂGES DU MONDE"	270
■ "L'empire du renne"	272
■ Et Caïn remplaça Adam	281
■■■ D. CONCLUSION	286

PARTIE IV

LA PENSÉE PRÉHISTORIQUE AU MIROIR DE LA PENSÉE CONTEMPORAINE

INTRODUCTION - Ouvrir les portes de l'esprit	294
---	------------

CHAPITRE 1 - Lever de rideau sur les mots et les choses	297
--	------------

■■■ A. PARLER OU BABILLER ?	297
■ Une langue étonnamment moderne	299
■ Des noms barbares	306
■■■ B. “AVEC LE FEU ET LE SILEX TAILLÉ, EN AVANT POUR LA MAÎTRISE DU MONDE”	309
■ L'outil, “notre lien le plus prégnant avec nos ancêtres”	314
■ Le feu, “un fil d'or dans le terne et sombre tissu de la Préhistoire”	321
■ Si “l'habit ne fait pas le moine”, la peau de bête fait bien le préhistorique	328
■■■ C. CONCLUSION	332

CHAPITRE 2 - Croire et peindre	339
---------------------------------------	------------

■■■ A. À L'AUBE DES DIEUX	339
■ Des morts, des menhirs et le soleil	341
■ L'humanité autour d'une tombe	351
■■■ B. “IL VENAIT D'INVENTER LA BEAUTÉ”	356
■ Par la peinture, “dominer la fange du sol et la poussière des déserts”	359
■ Encore et toujours les animaux	372
■ Les grottes, “des terrains de chasse sous terre”	376
■■■ C. CONCLUSION	384

CONCLUSION GÉNÉRALE	
<i>La préhistoire sous le signe de l'ambiguïté</i>	389

BIBLIOGRAPHIE	401
----------------------	------------

ANNEXES	435
■ Questions à Jean-Jacques Annaud	435
■ Entretien avec Jacques Malaterre	442

PRÉFACE

La Préhistoire est une discipline scientifique qui se nourrit de fouilles, de découvertes, d'analyses de terrain ou de laboratoire. Pratiquée par des spécialistes, elle engrange données et résultats, modifie sa vision du passé au fur et à mesure que sa documentation grossit, l'incite à infléchir certaines interprétations, à affiner la perception des hommes et des environnements de temps lointains. Elle opère par petites touches, teintées de prudence, tant le matériau sur lequel elle travaille est complexe, difficile à saisir et ne saurait se satisfaire d'explications péremptoires. Elle progresse dans la nuance. Elle rechigne devant la vulgarisation car elle sait que toute généralisation est réductrice, voire caricaturale.

Bien qu'il en connaisse parfaitement les théories, les avancées, les débats, cette discipline là n'est pas celle que traque ici Pascal Semonsut. Son objectif consiste à analyser comment le grand public pense à sa façon les temps préhistoriques, l'idée qu'il s'en fait, les images qui lui viennent spontanément à l'esprit dès qu'on aborde le plus ancien passé humain. On n'est plus dans une démarche scientifique mais dans le domaine des représentations mentales. Cet ouvrage est donc avant tout une Préhistoire revue par l'opinion publique telle qu'elle a pu se construire et évoluer en gros de 1940 – date emblématique de la découverte de Lascaux – jusqu'à aujourd'hui. À quelles sources le Français moyen de la seconde moitié du xx^e siècle vient-il puiser pour se fabriquer "sa" culture préhistorique ?

La "banque de données" de Pascal Semonsut est particulièrement bien fournie et là réside d'abord le sérieux et la rigueur de sa quête. Car l'opinion ne part pas du néant : elle est conditionnée par tout ce dont on l'a abreuvée, parfois de façon contradictoire. Et d'abord des rudiments proposés par l'école de la République, analysés à partir de 172 manuels scolaires. La littérature de fiction ensuite, passée au crible de 233 romans. La bande dessinée perçue à travers les 17 albums de Tounga et quelque 160 titres des 230 aventures de Rahan. Le cinéma saisi en prenant pour témoin une quinzaine d'œuvres représentatives. La peinture à thèmes préhistoriques, surtout observée à partir des tableaux du tchèque Z. Burian. À ce bouquet basique d'informations, Pascal Semonsut a également ajouté quelques autres pistes. Ainsi une évocation de sites et de musées, lieux dont la fréquentation contribue à forger connaissances et images. Ou encore la presse écrite de quelques quotidiens nationaux rendant compte de découvertes ou de débats engendrés par celles-ci.

Enfin, comme il se doit, la télévision, mise également à contribution à partir d'émissions portant sur l'archéologie préhistorique.

Constat global de cette recherche : de 1940 à 1960, le Français moyen a de la Préhistoire un savoir fondé essentiellement sur l'écrit : livres de classe (et enseignement associé) et romans. Après 1970, la connaissance passe désormais avant tout par l'image – bande dessinée, cinéma, télévision – suivant en cela une trajectoire qui imprègne en fait le comportement culturel assez général de la population. On lit moins, on se gave d'images, l'audiovisuel règne en maître.

Comment est digérée cette avalanche d'informations ? L'opinion des journalistes est-elle en adéquation avec le ressenti du lecteur ou du téléspectateur ? Quelles représentations le commun se fait-il de la discipline et de son objet ? L'ouvrage de Pascal Semonsut fourmille d'exemples, de précisions, d'interrogations ce qui lui confère un intérêt historiographique de premier plan. Car il n'y a pas que la science, il y a aussi la perception qu'en a le public, l'image qu'il en dégage, un fort décalage pouvant exister entre ce que l'on sait réellement et la vision vulgarisée qui s'échafaude parallèlement. En fait ces deux sphères ne sont pas toujours cloisonnées. Et, par effet de reflux, c'est à son tour l'imaginaire, le sens commun, l'idée reçue qui influenceront l'interprétation scientifique laquelle n'est pas toujours exempte de "croyances" discutables.

Autre débat : la connaissance par la vulgarisation ou le divertissement (roman, film) est-elle admissible ? Certains préhistoriens sont, à juste titre, méfiants. Encore faut-il établir des degrés au sein de ces genres. Entre l'article du journaliste scientifique soucieux de transmettre à son lectorat dans un style lisible une information fraîchement acquise et le film dans lequel le metteur en scène donne libre cours à sa fantaisie, il existe une large gamme de situations. On a certes tenté de jeter des ponts entre ces deux pôles : le docu-fiction par exemple a pour objectif de réaliser une telle synthèse en associant l'évocation la plus fiable possible d'une époque et une histoire totalement fictive mais à même de faire mieux passer auprès du public un événement de ces temps anciens. Je crois, pour ma part, que science, vulgarisation et œuvre de fiction ont chacune toute leur place. À condition de ne pas mêler les genres et d'en baliser les espaces respectifs. Elles peuvent s'enrichir réciproquement et, surtout, élargir l'audience de la discipline, accroître sa demande sociale. Malgré d'inévitables approximations, la trilogie de Jacques Malaterre a plus fait pour la Préhistoire que bien des ouvrages. D'ailleurs un scénario de film préhistorique n'est pas aussi facile qu'on le croit : l'anachronisme, la vraisemblance, la reconstitution, le langage sont de redoutables pièges, constamment en embuscade et pour lesquels la science elle-même ne dispose pas toujours de garde-fous.

N'oublions pas aussi que le terme même de "Préhistoire" est fort ambigu. Il véhicule en effet des situations tellement différentes dans le temps et l'espace qu'il n'est qu'un mot passe-partout, un véritable fourre-tout depuis les hominidés charognards jusqu'aux paysans constructeurs de mégalithes et aux cités de l'Âge du bronze. Évoquer la Préhistoire, c'est un peu entrer dans la caverne d'Ali Baba.

*

Arrêtons-nous sur quelques unes des multiples idées-forces soulevées dans l'ouvrage. Pascal Semonsut s'interroge ainsi sur la trop faible place de la Préhistoire dans l'enseignement français. Il est vrai que la discipline a longtemps été boudée en raison de son aspect avant-gardiste, et donc subversif en regard des explications traditionnelles, et en comparaison avec les prestigieuses cultures méditerranéennes de l'Antiquité classique. La Préhistoire sentait le barbare, l'insoumis, le provoc. L'élargissement de nos connaissances à l'histoire mondiale et l'intérêt toujours plus poussé pour le contemporain devraient s'accompagner en parallèle d'une meilleure appréhension de la trajectoire globale de l'humanité, de ses racines jusqu'à aujourd'hui. Sans doute pourrions-nous en retirer quelque sagesse sur le long parcours de l'espèce humaine depuis sa naissance. Hélas, les décideurs de programmes préfèrent s'en tenir à une exclusion honteuse. Pascal Semonsut nous dit que la Préhistoire fuit de l'école. Posons-nous la question : pourquoi l'Éducation Nationale est-elle si injuste envers nos origines alors même que les enfants font preuve souvent d'un réel intérêt pour le sujet ?

On a parfois attribué cette prise de distance à l'imprécision qui entoure certains problèmes posés, aux polémiques qui, périodiquement, alimentent les découvertes. Mais toute science engendre forcément débats et doutes et cela est sain. D'autres se méfient des périodes sans texte, l'écriture étant considérée comme l'outil basique de la connaissance. Mais on sait que le texte pêche souvent par ce qu'il ne dit pas ou ce qu'il veut nous faire croire : partiel et partial. Il est vrai que ces préjugés sont en voie de disparition sans que pour autant la discipline ne se trouve re-vivifiée par un plus large enseignement dans le primaire et le secondaire. Il faut le regretter.

Autre centre d'intérêt du livre : l'évolution chez les préhistoriens des concepts sur les populations et, en symétrie, le changement des images, des stéréotypes au sein des films de fiction. Cette façon de revisiter le passé est salutaire. Dans le premier cas, on a assisté aux métamorphoses de Néandertal, passé du cliché de la brute épaisse à celui du chasseur d'exception, par ailleurs sensible à l'esthétique et donc "moderne". Dans le second exemple, la représentation de la femme n'a parallèlement cessé de s'humaniser, de la ménagère crasseuse des

cavernes à la fort désirable héroïne de *One million years BC*, la belle Raquel Welch.

Il faut reconnaître humblement que la Préhistoire est parfois victime des préhistoriens eux-mêmes. La course à la découverte ou à l'étude d'un site auto-publicitaire entraîne souvent des guerres claniques dans la profession ce qui, saisi au vol par les journalistes, fait peu sérieux. Les polémiques masquent mal des stratégies de carrière, le site spectaculaire assurant une plus grande notoriété à son responsable que la force de ses théories. Le monde de l'archéologie est multiforme et peut-être Pascal Semonsut est-il un tantinet téméraire en nous livrant quelques stéréotypes de préhistoriens fondés sur leur physique ou leur fréquence d'apparition au petit écran alors que seule l'analyse de l'œuvre d'un chercheur ou de sa génération doit rester prioritaire dans toute évaluation. L'image de la Préhistoire ne peut être fondée sur les seuls archéologues médiatisés car ce prisme est fortement réducteur.

Une autre idée-force de l'ouvrage montre comment cette longue période de temps est prioritairement perçue comme une aventure masculine. Dans films et romans, l'homme, *a fortiori* le chef, est vigoureux, audacieux, toujours armé, violent, voire cruel. Sa vie n'est qu'une succession d'embûches et de difficultés dont il finira par venir à bout. La femme est certes présente dans ces fictions mais, en dehors de l'Ayla de Jean Auel, ne tient qu'un rôle de second plan, de complémentarité. La domination masculine est reine dans la fiction. Qu'en fut-il réellement ? Un temps à la mode, le "matriarcat" de Bachofen, largement contesté par les anthropologues culturels du xx^e siècle, a perdu pied bien que subsistant, d'une certaine façon, dans l'œuvre de M. Gimbutas. Et Françoise Héritier, se fondant sur l'analogie ethnologique, est là pour nous rappeler que sociétés de chasseurs ou de paléoagriculteurs sont essentiellement patriarcales.

La Préhistoire : un Âge d'or ? Le paradis originel paléolithique n'est hélas qu'une fable apaisante. Les cultures de chasseurs sans violence sont souvent infirmées par données archéologiques et comparatisme ethnographique. C'est une idée fausse de croire que le Néolithique, par les richesses qu'il crée, engendre la guerre et soulève des conflits pour de seuls motifs matérialistes. Or les confrontations ont souvent des causes psychologiques, sans lien direct avec le butin. Elles peuvent donc avoir précédé l'agriculture. De même les paléolithiciens commencent-ils à reconnaître la présence d'inégalités sociales parmi les populations qu'ils étudient. On le voit, l'exploration de la profondeur temporelle ne rend pas l'homme premier forcément plus sympathique.

Pour résumer et des deux côtés - recherche et fiction - la Préhistoire nous apparaît comme ce long cheminement qui se terminera, avec le Néolithique, par la victoire de l'homme sur son environnement. Ce

constat fait de la Préhistoire une sorte d'épopée du progrès à la gloire de cette espèce dont les dieux des diverses religions se sont attribués la création. Espèce glorieuse ? Il suffit de voir à quel point cette créature n'a cessé, tout au long de l'histoire, de développer des comportements de domination, d'appât au gain, de violence barbare pour douter qu'il faille la placer sur un piédestal.

Si la Préhistoire, revisitée par la fiction, est créatrice de mythes dont certains ont la vie dure, elle reste donc pour partie un espace encombré par toutes sortes d'images et de représentations que la science, avec toute sa bonne volonté, peine souvent à déconstruire parce qu'elle n'a pas toujours les moyens de proposer mieux. Cet ouvrage, par les réflexions qu'il suscite, a le grand mérite de nous confronter à ces écueils, de mettre en lumière les impasses de nos propres contradictions.

Jean GUILAINE

Membre de l'Institut

La Préhistoire au miroir de notre histoire

“On imagine vaguement les hommes de la Préhistoire tapant au hasard sur des cailloux pour en tirer de misérables outils, et puis, un beau jour, l’homme actuel serait entré sur la scène de l’Histoire et tout aurait changé. Rien n’est plus faux. Notre monde classique n’a que quelques milliers d’années, mais pour le préparer, l’Homme avait travaillé pendant au moins deux millions d’années. Les merveilles de la science moderne sont le fruit d’une longue maturation”¹.

C’est en ces termes que l’un des plus grands préhistoriens du xx^e s., André Leroi-Gourhan (1911-1986), marque l’opposition entre ce que l’on imagine et ce que l’on sait de cette période si éloignée, mais à laquelle la civilisation doit tant : la Préhistoire. S’il condamne l’imagination au nom de la science, Leroi-Gourhan omet pourtant de préciser tout ce que la première doit à la seconde. Car, pour imaginer ces “*hommes de la Préhistoire*”, il a d’abord fallu les découvrir. Et cette découverte est récente.

“*L’histoire de l’histoire de l’Homme*”, pour reprendre les mots d’Yves Coppens², ne plonge ses racines que dans l’épiderme du temps, au milieu du xix^e s. seulement. La préhistoire³ est la jeune science d’une époque ancestrale. Sa destinée est liée à celle d’un directeur des douanes d’Abbeville, archéologue amateur et tardif : Jacques Boucher de Crèvecœur de Perthes (1788-1868).

Comme toujours en préhistoire, tout part d’une fouille. En 1845, Boucher de Perthes découvre dans la même couche géologique d’une gravière d’Abbeville des silex taillés et des restes d’animaux fossiles. Il en conclut que l’Humanité est beaucoup plus ancienne que ce que l’on pense puisqu’elle est contemporaine d’espèces aujourd’hui disparues. En 1847, il publie ses observations dans le premier tome des *Antiquités celtiques et antédiluviennes. Mémoire sur l’industrie primitive et les arts à leur origine*. Il y affirme : “*ma conviction est donc entière à cet égard : à l’époque du dernier cataclysme qui a changé la surface de notre planète, et même longtemps avant, l’homme y existait*”⁴. L’Académie des Sciences, de qui il sollicite l’appui, refuse de prendre position. L’œuvre du provincial directeur des douanes reste donc ignorée du monde savant parisien. Ce silence dure plus de dix ans, jusqu’en 1859. Cette année-là, deux grands savants affirment publiquement leur soutien aux théories de l’auteur des *Antiquités*. Charles Lyell (1797-1875), professeur au Collège royal de Londres, géologue au prestige considérable dans les milieux naturalistes, affirme,

dans un discours devant la très honorable *British Association for the Advancement of Science*, qu'il est "probable" que "l'Homme soit suffisamment ancien pour avoir vécu en même temps, au moins, que le mammouth de Sibérie"⁵. En France, Albert Gaudry (1827-1908), professeur de paléontologie à la Sorbonne, reconnaît, dans une lettre lue à ses collègues de l'Académie des Sciences, la réalité des découvertes⁶. La préhistoire vient de naître, mais quelques résistances demeurent. Une dernière découverte les balaie définitivement. En mai 1864, des fragments d'une lame d'ivoire sont découverts à La Madeleine, en Périgord. Recouverts d'un dessin représentant un mammouth, ils prouvent, sans la moindre équivoque, la contemporanéité de l'Homme et des grandes espèces disparues. Nul ne conteste plus l'existence de "l'homme tertiaire". C'est un moment capital dans l'histoire des sciences, peut-être même dans l'Histoire. Comme le relève Alain Schnapp, "cette reconnaissance officielle signifie l'abandon par le monde savant de la dénégation millénaire de l'antiquité de l'Homme"⁷.

Après la reconnaissance par la communauté scientifique de la haute ancienneté de l'Homme, la préhistoire se met peu à peu en place selon un "processus d'institutionnalisation singulier"⁸. En effet, la transformation de la préhistoire "d'une réalité sociale en une structure régulée"⁹ est très graduelle, touche à des domaines très divers et n'aboutit que tardivement à la création de structures académiques. Chronologiquement, la plus ancienne institution consacrée en grande partie à la Préhistoire est le Musée des Antiquités Nationales (aujourd'hui Musée d'archéologie nationale) de Saint-Germain-en-Laye fondé par décret impérial en 1867 et alimenté en grande partie par les collections de Boucher de Perthes. L'un de ses premiers conservateurs, Gabriel de Mortillet (1821-1898), dote la préhistoire de sa première revue spécialisée en 1864, les *Matériaux pour l'histoire positive et philosophique de l'homme*. Mais, malgré ces avancées, la préhistoire demeure une science d'amateurs. Elle ne se professionnalise vraiment qu'au tout début du xx^e s. avec la fondation, en 1910, de l'Institut de paléontologie humaine par le Prince Albert I^{er} de Monaco, son introduction dans les cursus universitaires dans les années 1920 et la création, pour Henri Breuil, de la première chaire de préhistoire au Collège de France en 1929.

Ainsi, lorsque s'ouvre la seconde moitié du xx^e s., la Préhistoire est une époque bien connue et la préhistoire une science reconnue.

Il n'est pas dans notre propos d'en faire l'histoire. Celle-là a déjà été faite, et fort bien, par de nombreux auteurs. Il suffit de citer Annette Laming-Emperaire qui, la première, étudie dans sa thèse complémentaire de doctorat, soutenue en 1957, les *Origines de l'archéologie préhistorique en France*. Ce travail pionnier est suivi de quarante ans de silence, l'histoire de la préhistoire ne donnant lieu, à notre connaissance, à aucune synthèse académique d'envergure pendant cette période. La dernière décennie du millénaire assiste à son retour. Doit-on y voir le signe de maturité



■ **figure 1** : Mammouth gravé. La Madeleine (Dordogne). Musée de l'Homme.
Relevé Patrick Paillet.

d'une science ayant suffisamment établi ses bases pour pouvoir se livrer à un examen rétrospectif ?¹⁰

Faute d'une telle histoire, il faut donc confronter nos propres conclusions à l'état de la recherche préhistorienne, aux travaux préhistoriens eux-mêmes. C'est pour cette raison que, ne pouvant faire une lecture exhaustive ni même approfondie de la production préhistorienne, nous avons décidé d'établir une liste d'ouvrages de préhistoire de la seconde moitié du xx^e s. La constitution de cette liste, nullement exhaustive, est inévitablement subjective. Bien des titres, bien des auteurs en sont absents. Nous avons dû choisir pour chaque décennie un ou plusieurs ouvrages qui nous ont paru en refléter l'état des connaissances. Nous en avons soumis quelques-uns à Jean Clottes, préhistorien reconnu, qui les a trouvés *"assez représentatifs de ce qui s'enseignait alors"*¹¹. Pour les autres, nous avons choisi des préhistoriens de renom, dont les travaux ont fait ou font autorité, comme Michel Brézillon, Henri Breuil, Jean Clottes, Yves Coppens, Sophie de Beaune, Henry de Lumley, Jean Guilaine, André Leroi-Gourhan ou Pascal Picq¹². Ils constituent donc, avec les thèses mentionnées précédemment, le corpus préhistorien sur lequel s'appuie notre travail.

Si nous avons besoin des préhistoriens, notre travail ne porte pas sur eux. Il ne porte pas sur la Préhistoire mais sur sa représentation tout au long de la seconde moitié du xx^e s. Doit-on comprendre que notre étude commence en 1950 ? Non. Comme souvent en histoire, chronologie et mathématiques ne coïncident pas. La médiane du xx^e s. ne correspond à rien en préhistoire, ne signifie rien. En revanche, l'année 1940 est mémorable entre toutes. Cette année-là, de jeunes garçons guidés par leur chien découvrent, à quelques kilomètres de Montignac, un petit village de Dordogne, une grotte qui va devenir, plus qu'un symbole, le phare de la Préhistoire : Lascaux. Si la découverte de la "Chapelle Sixtine de la Préhistoire", telle que la surnomme Breuil, constitue notre point de départ, nous ne nous interdirons, bien évidemment, aucune incursion dans les périodes antérieures. Nous aurons ainsi souvent l'occasion de visiter le xix^e s., guidés par Louis Figuier (1819-1894) et son maître ouvrage,

L'homme primitif. Paru chez Hachette en 1870, le livre fut un énorme succès¹³. Aussi, la même année une deuxième édition est-elle publiée. Suivent trois rééditions en 1873, 1876 et 1882. Il n'est pas exagéré d'affirmer que, pour la plupart des Français du siècle de Pasteur, la Préhistoire a les couleurs que Figuiet et son illustrateur Bayard lui prêtent.

Et c'est bien aux couleurs utilisées, aux images employées, aux mots choisis pour dépeindre la Préhistoire des années 1940 à nos jours que nous avons décidé de nous attacher. Des images qui "[...] ne peuvent [...] être analysées que comme autant d'indices non de ce qu'a été la vie préhistorique, mais de la manière dont le [xx^e s.] l'a imaginée, selon ses certitudes et ses fantasmes"¹⁴. Des mots pour lesquels, mettant nos pas dans ceux d'Antoine Prost, nous avons adopté une approche qui s'intéresse "moins à ce qu'ils disent qu'à la façon dont ils le disent, aux termes qu'ils utilisent, aux champs sémantiques qu'ils dessinent"¹⁵. Il n'est donc pas dans notre intention de décrire ce qu'est la Préhistoire. Nous ne prétendons pas faire œuvre de préhistorien. Il s'agit, en revanche, de faire l'histoire de son image auprès des Français de la seconde moitié du xx^e s. Comment cette période leur est-elle présentée ? Voilà le point nodal de notre réflexion et de notre démarche. Par lui, nous nous réclamons de l'histoire culturelle, cette "histoire sociale des représentations"¹⁶, ou "des représentations collectives", une histoire qui, selon Jean-François Sirinelli, "s'assigne l'étude des formes de représentations du monde au sein d'un groupe humain [...]"¹⁷. Sylvain Venayre, dans une étude sur l'histoire des représentations en France depuis 1980, subdivise même cette histoire en deux grandes catégories. La première est "l'histoire des identités. [...] La mise au jour des systèmes de représentations qui commandent la différence sexuelle en est le cœur, et il convient de souligner que cette démarche procède directement de ce qu'on a appelé l'histoire des femmes et qu'on appelle de plus en plus l'histoire du genre". Nous aurons maintes fois l'occasion de montrer cette différenciation sexuelle à l'œuvre dans la représentation de la Préhistoire. La seconde catégorie est l'"histoire culturelle du voyage", définie comme une "approche particulière de l'histoire des représentations du temps"¹⁸. Qu'est notre travail sinon "l'histoire culturelle" d'un "voyage" en Préhistoire ? Histoire des représentations, "histoire des identités", "histoire du genre", "histoire culturelle du voyage" : voilà donc l'historiographie dans laquelle cette recherche espère s'inscrire, mais force est de reconnaître qu'elle s'y trouve bien seule.

L'histoire même de la représentation de la Préhistoire n'a donné naissance, jusqu'à présent, qu'à de rares études. L'exposition présentée au musée de préhistoire de Solutré en 2010, *Mythique Préhistoire. Idées fausses et vrais clichés*, fait figure d'exception dans le paysage muséographique français¹⁹. Un tel sujet n'a motivé qu'un nombre très restreint de chercheurs, parmi lesquels Wiktor Stoczkowski et, surtout, Claudine Cohen. Mais, malgré leur qualité, ces travaux ne permettent pas d'avoir une vision globale sur l'image de la Préhistoire car leur point de vue se limite, soit à un thème, soit à un type de sources. Lorsque Wiktor Stoczkowski,

anthropologue à l'EHESS, s'intéresse à la Préhistoire, il le fait en étudiant uniquement quelques manuels scolaires, et quand il resserre son enquête sur l'homme préhistorique, c'est d'après des peintres, surtout Zdenek Burian²⁰. Claudine Cohen, historienne des sciences, également à l'EHESS, est celle qui travaille le plus sur cette période et sur son image. Pour autant, son approche ne couvre pas l'ensemble de notre thématique mais s'attache à quelques cas particuliers. Dans son livre, *L'Homme des origines*²¹, seul le chapitre VIII, intitulé "*romans et romances de la préhistoire*", se rapproche de nos préoccupations, mais à la marge puisqu'il s'agit surtout d'un historique de la littérature préhistorique, doublé d'une présentation rapide de ses grandes tendances. Tout en reconnaissant à ces deux auteurs tout ce que nous leur devons, nous posons comme postulat que, si l'on veut décrire l'image de la Préhistoire et non un de ses aspects, pour l'ensemble de la population et non pour une de ses composantes, il faut étendre la problématique et élargir l'éventail des sources. On ne peut dépeindre l'ambiance d'une période que si on l'observe sous ses différents aspects, non pas tous ses aspects, ce qui est irréalisable, mais le plus grand nombre. Nous ne chercherons pas seulement à décrire l'image de l'homme préhistorique, mais également celle de l'époque qui l'a vu croître. Pour ce faire, il faut multiplier les entrées. Mais préférer le plan d'ensemble au gros plan ne sert à rien si l'on n'installe dans le film qu'un décor uniforme. Notre travail se doit de multiplier les sujets, certes, mais aussi les sources. On ne peut pas se contenter d'un type de document, seraient-ce les romans ou les manuels scolaires. Les racines culturelles de chaque individu sont bien plus nombreuses et plongent dans des substrats très différents. Le savoir et l'imagination s'abreuvent à des sources multiples. Privilégier l'une au détriment des autres reviendrait à étudier, non pas les Français, mais des Français, comme les lecteurs de romans, les élèves, etc. Notre démarche implique de multiplier les terrains d'approche et de voir large dans la documentation.

Voir large consiste à diversifier les sources. L'histoire des représentations étant essentiellement "*une histoire de la circulation, de la mise en relation*"²², nous préférons à ce terme celui de média "[qui] recouvre tout ce qui, de la route à l'école en passant par le théâtre, fait circuler les idées en les co-construisant. Il désigne, pêle-mêle, des types de discours institutionnalisés (ceux de la publicité ou de la presse, par exemple), des moyens d'expression et des matériaux sémiologiques plus ou moins combinés (comme la peinture, la caricature, la chanson), des dispositifs, supports technologiques et autres moyens de transmission (comme le livre, la photographie, la vidéo, le cédérom, l'affiche), ou encore des médias dits de masse (télévision, radio, presse écrite, bande dessinée, multimédia). [...] Loin d'être mutuellement exclusifs, tous ces champs catégoriels s'entrecroisent librement"²³.

Il est impossible, dans le cadre de cette étude, de retenir tous les médias énumérés ci-dessus. Puisque nous devons choisir, nous en avons sélectionné dix, répartis en deux groupes : cinq principaux et cinq secondaires.

- **l'enseignement :**

Nous avons donc étudié tous les programmes scolaires d'histoire et de sciences naturelles de la seconde moitié du xx^e s., ainsi que la partie consacrée à la Préhistoire de 172 manuels scolaires de l'enseignement primaire (histoire) et secondaire (histoire et sciences naturelles) conservés à l'Institut National de la Recherche Pédagogique (INRP). Nous pensons obtenir ainsi une photographie assez fidèle de ce qui doit s'enseigner. En revanche, nous devons avouer notre impuissance à savoir ce qui s'enseigne effectivement dans les classes. Comment la Préhistoire est réellement enseignée depuis la découverte de Lascaux est une question à laquelle nous ne pouvons répondre. Peut-être cette question est-elle hors sujet, mais nous devons reconnaître que son absence constitue une lacune, certes due à la quasi-inexistence des sources, mais une lacune préjudiciable à une perception globale du phénomène. Ne serait-ce que pour cette raison, il est indispensable de multiplier les médias étudiés et de quitter la salle de classe pour la cour de récréation. L'école n'est pas la seule, loin de là, à façonner les esprits. Michel Pastoureau l'affirme avec raison, "[...] *l'imaginaire et la littérature font pleinement partie des réalités sociales*"²⁴.

- **la littérature :**

Pour constituer notre corpus littéraire, il fallait répondre à deux questions. Et tout d'abord, qu'est-ce qu'un roman préhistorique ? La réponse est multiple. Pour Pierre Citti, "*les romans ou nouvelles préhistoriques sont des récits d'aventure et de découvertes, [...]. Deux grandes familles de situations maîtresses sont déterminées par la présence ou l'absence du découvreur dans le récit. Tantôt l'homme moderne rencontre l'homme des temps préhistoriques, tantôt des pages exotiques récitent les armes et les héros paléolithiques sans les contemporains*"²⁵. Les romans se répartissent ainsi en deux "*familles*" : "*l'anabase*" sert à qualifier la première et "*l'exotisme*", la seconde. Zoé Oldenbourg rajoute une troisième catégorie, "*la superposition de deux plans romanesques*"²⁶ que l'on peut comprendre comme l'insertion dans un récit se déroulant à l'époque contemporaine de références explicites à une situation passée, la Préhistoire. Il fallait donc chercher les romans dans ces trois catégories. Notre seconde question concerne les rééditions, dans la seconde moitié du xx^e s., d'ouvrages publiés avant les années 1940. Devons-nous les exclure de notre travail du fait de la date de leur première édition ou, à l'inverse, les y inclure de par leur réédition ? Deux réflexions ont orienté notre décision. Nous estimons que, pour faire l'histoire des représentations, la date de lecture importe beaucoup plus que la date d'édition. Une réédition possède la même force évocatrice qu'une première édition et participe de la même façon qu'elle à la représentation que se fait le lecteur de l'ambiance et des personnages du roman. Ainsi, dans le cadre de notre problématique, la date de première parution d'un roman est une information secondaire du moment qu'il

peuple toujours les rayons des librairies. La deuxième raison qui conduit à retenir les rééditions tient aux auteurs eux-mêmes. Refuser de les prendre en compte aurait conduit à ignorer des romanciers comme Edmond Haraucourt (1857-1941), Guy de Larigaudie (1908-1940) et surtout Joseph Henri Honoré Boëx, plus connu sous le nom de J.-H. Rosny Aîné (1856-1940). Peut-on prétendre étudier la littérature préhistorique en faisant l'impasse sur son œuvre fondatrice ? Bien évidemment, non. L'absence de *La guerre du feu*, le plus célèbre des romans préhistoriques, aurait été une grave erreur. Les ouvrages antérieurs aux années 1940 mais réédités par la suite ont donc été retenus.

Nous avons constitué un corpus de 233 titres, rééditions comprises, grâce à la base de données Electre, qui recense les livres français en vente, et grâce à plusieurs bibliographies²⁷. Si ce corpus peut paraître imposant, il n'est pas pour autant exhaustif. Des ouvrages nous ont inévitablement échappé, du fait de leur absence des bibliographies ou de notre ignorance. Il est vrai que la bibliographie sur le sujet est plus que mince. À l'exception de Claudine Cohen, et encore dans les limites évoquées précédemment, et de Marc Guillaumie, auteur d'une thèse sur *Le roman préhistorique à partir des premiers romans préhistoriques français*²⁸, certes intéressante mais qui ne porte que sur la période antérieure à la Première Guerre mondiale, la littérature préhistorique semble un sujet boudé par la recherche. C'est d'ailleurs le cas, plus généralement, du roman historique. Autre source d'étonnement : si l'œuvre de Rosny est l'objet de plusieurs livres et thèses, sa vie n'est, à notre connaissance, retracée par aucune biographie de langue française.

- **la bande dessinée :**

Longtemps méprisée, la BD est, depuis trois décennies environ, reconvenue comme source historique à part entière. Comme l'explique Benoît Peeters : "*si dans les années 1970, à l'université et dans la presse, on n'abordait la BD que de façon latérale, comme épiphénomène sociologique ou simple expression de la culture populaire, nous avons assisté, depuis, à une nette évolution des mentalités, à un changement d'attitude des libraires généralistes, des bibliothécaires et des médias*"²⁹. Qu'une revue aussi prestigieuse que *Sociétés & Représentations* consacre le dossier de son numéro de mai 2010 à Jacques Tardi est bien le signe d'une définitive intronisation historique des héritiers de Rodolphe Töpffer. Il est donc nécessaire de faire une place à la BD dans notre propre travail. Pour les Français nés dans les années 1950 et 1960, la BD fait partie de leur univers quotidien. Ils ne se posent pas la question de savoir si elle est un art mineur ou majeur. Elle est là, tout simplement, et ils l'aiment. Sortis de l'enfance, ils ne l'abandonnent pas. L'étude sur *Les pratiques culturelles des Français 1973-1989* l'atteste. Elle montre que "*la bande dessinée n'est pas seulement le genre que lisent le plus les 15-19 ans et un des principaux éléments constitutifs de la « culture jeune »* : elle fait désormais partie des habitudes de lecture des

Français puisqu'elle est présente dans 47 % des foyers [...] et qu'au niveau des genres lus le plus souvent, elle figure [...] presque à égalité avec la littérature classique [...] et les romans policiers [...]»³⁰. Devenus adultes, non seulement les Baby-boomers gardent de leur jeunesse le goût pour ce média, mais en plus ils le transmettent à leurs enfants. Aujourd'hui, la BD est un art reconnu. Le succès d'un festival comme celui d'Angoulême, créé en 1974, le montre avec éclat. Deux titres emblématiques de la production consacrée à la Préhistoire retiennent l'attention : *Rahan* et *Tounga*, tous deux créés dans les années 1960. Si l'on ne peut résumer la BD préhistorique à ces deux héros, ils en constituent néanmoins l'essentiel, ne serait-ce que grâce à leur mode de diffusion. Leurs aventures sont publiées dans deux des plus grands illustrés pour la jeunesse, *Pif gadget* pour le premier et *Tintin* pour le second. Nous avons donc étudié tous les albums de *Tounga* (17) et environ 160 des 230 aventures de *Rahan*, soit près de 70 %. À côté de ces deux productions phares, nous avons également retenu l'œuvre d'Emmanuel Roudier. Ce jeune dessinateur – il est né en 1971 – est l'auteur de deux séries : *Vo'Hounâ*, dont trois tomes sont parus aux éditions Soleil entre 2002 et 2005 (*La saison d'Ao*, *La saison de Mordagg*, *Le souffle de Montharoumone*), et qui devrait s'achever par la publication de l'intégrale chez Errance, en 2013, et *Neandertal*, édité chez Delcourt (trois tomes parus entre 2007 et 2011 : *Le cristal de chasse*, *Le breuvage de vie* et *Le meneur de meute*).

- **le cinéma :**

S'imposant comme l'un des principaux médias du xx^e s., le cinéma devient, dès la fin des années 1970, objet historique, mais un objet au maniement difficile quand il s'agit de Préhistoire. Si ouvrages grand public et thèses sur l'histoire au cinéma ou sur des périodes précises, comme l'Antiquité, sont nombreux, il n'en est rien quant aux premiers âges de l'humanité. L'historien doit se contenter de quelques articles, soit très généraux, soit s'attachant à un film en particulier, et de quelques monographies consacrées, soit en partie soit en totalité, au film de Stanley Kubrick, *2001, l'odyssée de l'espace*, et faire son deuil d'une étude d'ensemble. De ce vide bibliographique découle une difficulté pratique, celle de constituer le corpus. Nous avons dû procéder de manière empirique, glanant ici ou là, grâce aux services de la toute jeune BIFI (la Bibliothèque du Film), les informations nous mettant sur la voie de telle ou telle œuvre. Recoupant ces renseignements avec ceux du Centre National de la Cinématographie (CNC), nous avons retenu ainsi une quinzaine de films qui nous paraissent avoir attiré le plus de spectateurs. C'est dire que ce corpus n'a rien d'exhaustif : nous ne prétendons aucunement fournir la liste complète des films préhistoriques sortis en France. Nous estimons, plus modestement, avoir sélectionné, parmi tous les films se déroulant à cette période, ceux qui ont été le plus vus. L'impossibilité d'accéder à l'exhaustivité découle d'une seconde difficulté. Il faut constituer un corpus tel qu'il se prête au visionnage. Or, si lire un livre ne pose aucun problème matériel, voir un

film est une tout autre affaire. Même si de grands progrès ont été réalisés, notamment grâce à la Cinémathèque française, cette démarche reste très contraignante. C'est la raison pour laquelle nous avons dû sélectionner des films existant sur des supports, vidéocassette ou DVD, en permettant l'étude. L'histoire de la Préhistoire au cinéma attend toujours son historien. Notre seule ambition est de lui ouvrir la voie.

- **la peinture :**

Nous nous heurtons à un problème technique similaire pour ce qui concerne la peinture consacrée à la Préhistoire. Les artistes ayant puisé leur inspiration dans les origines de l'Homme sont relativement peu nombreux. De plus, il en est un, incontournable, représentant pour son art encore plus que Rosny pour la littérature : Zdenek Burian. Situation *a priori* confortable pour nous, puisque l'étude du maître tchèque permet pratiquement de se dispenser des autres. Mais nous avons dû vite déchanter, et cela pour deux raisons. D'une part, aucune biographie de Burian n'existe, hormis celles écrites en tchèque, langue que nous ne parlons pas. D'autre part, les tableaux de Burian étant conservés au musée qui lui est consacré à Stramberk, en République Tchèque, nous avons dû nous contenter de reproductions prises dans plusieurs ouvrages. Là encore, nous devons reconnaître notre incapacité à atteindre l'exhaustivité.

Si notre champ de recherches est trop vaste pour être intégralement parcouru, on peut estimer que les différents corpus utilisés ici sont représentatifs de la production globale. Est-il d'ailleurs nécessaire d'avoir tout lu et tout vu pour comprendre ce qui a été lu et vu ? Non pour Pascal Ory, selon lequel *“une partie importante de la production culturelle étant sérielle, le dépouillement de l'intégralité d'une série courte apportera moins d'informations sur la diachronicité d'une représentation, ses avatars, ses métamorphoses, qu'une série de sondages stratégiquement bien situés dans un corpus couvrant une période plus longue”*³¹. D'autre part, cette recherche à tout prix de l'exhaustivité ne serait-elle pas, au final, contre-productive ? L'objectif de cette thèse n'est pas de collectionner, mais d'expliquer.

Expliquer exige la neutralité. Notre approche des médias se veut totalement indépendante de toute considération esthétique. Comme l'affirme Pascal Ory, avec un brin de provocation, tout intéresse l'historien des représentations, *“de Goya à Chantal Goya”*, et *“la compréhension de la culture d'une époque nécessite qu'on fasse d'abord un sort à des créateurs, des mécènes, des médiateurs, des œuvres, des genres, des supports reçus par leurs contemporains comme primordiaux [...]”*³². Sans aller jusqu'à faire un sort à des auteurs comme Rosny Aîné, nous posons comme principe, avec Dominique Kalifa, que ces médias doivent être *“d'abord considérés comme des objets historiques”*, pris *“pour ce qu'ils sont, sans a priori esthétique”*³³. Cette règle s'applique également au cinéma. Si dans la *“première histoire du cinéma [...] souvent hagiographique et normative [...] le jugement*

*esthétique des films est central*³⁴, aujourd'hui, et grâce aux travaux de Marc Ferro, "le film est observé, non comme une œuvre d'art, mais comme un produit, une image-objet, dont les significations ne sont pas seulement cinématographiques. Il vaut par ce dont il témoigne"³⁵. À nos yeux, 2001, *l'odyssée de l'espace*, placé par l'ensemble de la critique au firmament cinématographique, ne participe ni plus ni moins qu'un film de série B, voire Z, comme *Yor, le chasseur du futur*, à la représentation de la Préhistoire. Même si le premier l'a été davantage que le second, tous deux ont été vus et c'est cela qui importe.

- **les sites et les musées :**

Enseignement, littérature, bande dessinée, cinéma et peinture constituent le cœur de notre étude. Nous leur avons adjoint cinq autres sources complémentaires. Trois d'entre elles ne sont évoquées que pour apprécier l'audience de la Préhistoire dans la France de la seconde moitié du xx^e s. : la vulgarisation, les sites et les musées. Nous avons recensé plus de 130 ouvrages de vulgarisation consacrés à la Préhistoire, ce qui représente des milliers de pages. Que faire devant une telle masse ? Si notre thèse portait sur ce seul média, il aurait fallu l'exploiter presque complètement. Le problème réside dans le fait que la vulgarisation n'en constitue qu'une voie d'information parmi d'autres. Devant l'impossibilité d'analyser l'ensemble d'un tel corpus, nous avons deux solutions : soit sélectionner ici ou là quelques titres (mais combien, sur quels critères, pour quelles conclusions ?), soit renoncer à leur étude interne pour se contenter d'une analyse quantitative. À regret, nous avons choisi la deuxième solution, qui nous paraît moins hasardeuse et, surtout, plus respectueuse des sources.

Si nous avons finalement choisi de laisser de côté la vulgarisation, il n'en est pas de même pour les sites et les musées : nous ne leur donnons pas la place que nous aurions voulue, parce que nous y sommes contraints. Les sites retenus dans le cadre de l'étude sur la fréquentation le sont pour deux raisons. La première, la plus triviale et la plus indépendante de notre volonté, concerne les chiffres eux-mêmes. À l'origine, nous avons retenu douze sites répartis sur l'ensemble du territoire : Arcy-sur-Cure (Yonne), Chalain (Jura), Les Combarelles, Font-de-Gaume, Lascaux I et II et Rouffignac en Dordogne, Carnac et Gavrinis dans le Morbihan, Isturitz dans les Pyrénées Atlantiques, Le Mas d'Azil et Niaux en Ariège. Ces sites ne communiquant pas le chiffre de leurs entrées, nous avons dû nous contenter de ce qu'il était possible d'obtenir : la fréquentation, à partir des années 1970 seulement, de trois sites prestigieux de Dordogne, Les Combarelles, Font-de-Gaume et Rouffignac. Pour les deux premiers, ces renseignements sont communiqués par le département des études et de la prospective au ministère de la Culture ; quant à Rouffignac, nos informations proviennent d'une maîtrise de géographie³⁶, complétée par un rapport de Jean Clottes pour la sous direction de l'Archéologie³⁷ et par quelques chiffres donnés par le site lui-même. S'il est conditionné par les

chiffres disponibles, notre choix porte néanmoins sur des sites exceptionnels. Les trois grottes de Font-de-Gaume, Les Combarelles et Rouffignac, découvertes, pour les deux premières en 1901, et pour la troisième en 1956, comptent en effet parmi les plus importantes au monde. Elles sont situées au cœur de la vallée de la Vézère, inscrite au patrimoine mondial de l'humanité par l'UNESCO depuis 1979. Propriétés de l'État, à l'exception de Rouffignac qui est un site privé, et classés Monuments Historiques dès leur découverte, ces sites ont été, tout de suite, ouverts au public.

C'est également dans cette "vallée de l'Homme" que se trouve le Musée national de Préhistoire, niché dans la falaise surplombant le petit village des Eyzies. Fondé par Denis Peyrony, l'année même où la Première Guerre mondiale embrase l'Europe, il est inauguré en 1923 et s'agrandit considérablement avec l'extension décidée en 1984 et achevée en juillet 2004. Il est l'un des musées de préhistoire les plus importants au monde, avec le Musée d'archéologie nationale de Saint-Germain-en-Laye, qui ouvre ses portes en 1862, et le musée de préhistoire James Miln-Zacharie Le Rouzic de Carnac, fondé en 1882, agrandi en 1984. C'est cette notoriété qui a nous conduit à sélectionner ces musées, afin de déterminer leur fréquentation. Grâce, encore une fois, au département des études et de la prospective du ministère de la Culture et aux musées eux-mêmes qui, à la différence des sites, n'ont pas hésité pas à nous communiquer leurs chiffres quand ils les possédaient, nous disposons d'informations plus complètes. Néanmoins, et ce malgré nos efforts, des vides subsistent dans notre documentation, notamment pour la période antérieure aux années 1970, rendant nos conclusions moins globales que nous ne l'aurions espéré. Comblar ces vides aurait demandé un investissement disproportionné par rapport au résultat et à la place de ce thème dans notre travail.

- **la presse écrite :**

La même difficulté nous attend pour la presse écrite et la télévision. Ces deux médias ne sont convoqués que ponctuellement dans notre travail. Devant la quantité considérable de documents produits par la presse française depuis 1940, il est évident qu'il fallait faire un choix. Brigitte Lequeux elle-même, pourtant auteur d'une thèse sur *L'image et le public de l'archéologie en France*³⁸, a dû limiter son travail à quelques grands journaux sur une durée limitée à une dizaine d'années. Premier choix : sélectionner quelques titres, en l'occurrence *France Soir*, *La Croix*, *Le Figaro* et *Le Monde*, qui ont connu ou qui connaissent une forte audience, par leur tirage et/ou leur influence. Après cette étape, le problème reste entier, car, même dans ces quatre journaux, le nombre d'articles consacrés à la Préhistoire demeure beaucoup trop important. Il a donc fallu procéder à une nouvelle sélection, celle des événements couverts. Nous avons retenu six sites et découvertes qui firent, selon la formule consacrée, beaucoup de bruit dans les médias : Lascaux, Rouffignac, Lucy, Ötzi, Cosquer et Chauvet.

- **la télévision :**

Dernier média retenu, la télévision. Si l'historien des représentations a "*le devoir de s'en mêler*"³⁹, son étude est difficile. La difficulté ne vient pas tant des contraintes matérielles qui, si elles demeurent, ont été considérablement réduites avec l'ouverture de l'Institut National de l'Audiovisuel (INA) aux chercheurs et la création du dépôt légal par la loi du 20 juin 1992. Elle vient de ce que l'INA est victime de son succès. Grâce aux outils très performants offerts aux chercheurs par l'Inathèque de France, ceux-là se retrouvent rapidement et facilement à la tête d'une documentation considérable. Notre recherche a ainsi repéré plus de 1400 occurrences, émissions diverses et œuvres de fiction consacrées en totalité ou en partie à la Préhistoire, journaux télévisés, etc. Cette masse de documents représente à elle seule des centaines d'heures de visionnage. Il était alors évident que leur étude était impossible, à moins d'en faire l'objet d'une thèse entière. Cette thèse n'est pas la nôtre. Notre approche du petit écran est donc, par la force des choses, quantitative. À quelques exceptions près, nous n'entrons pas dans les contenus télévisuels.

Ainsi, avec l'enseignement, la littérature, la bande dessinée, le cinéma et la peinture en priorité, puis, secondairement, la vulgarisation, les sites et les musées, la presse écrite et la télévision, nous disposons d'une palette d'objets historiques dont l'étude permet de retracer l'histoire de la représentation de la Préhistoire, du moins nous l'espérons. Comme toute histoire culturelle, notre travail doit s'attacher à analyser, à travers ces médias, "*la gestation, l'expression et la transmission*"⁴⁰ de cette représentation. Cette démarche mérite d'être détaillée. Au centre de nos préoccupations réside une question simple : à quoi ressemble la Préhistoire pour les Français de la seconde moitié du xx^e s. ? Y répondre constitue l'analyse de "*l'expression*" de cette représentation. Mais cette question centrale est entourée par deux autres, non moins fondamentales. Comment cette image a-t-elle été conçue ? Pourquoi l'a-t-elle été ainsi ? D'où vient-elle ? Autant d'interrogations nécessaires pour retracer, en amont, sa "*gestation*". En aval, il faut regarder vers les destinataires. À qui cette image est-elle destinée et pour quel(s) résultat(s) : voilà l'étude de la "*transmission*". Et c'est là que le bât blesse l'historien du culturel car il atteint ce que Pascal Ory nomme "*le point aveugle de la recherche*" :

"dans le meilleur des cas [l'historien] disposera de données quantifiées permettant d'approcher, par exemple, le chiffre des entrées d'un film [...], il pourra déduire un certain nombre d'hypothèses d'un inventaire de bibliothèque, [...] ou encore du dépouillement, [...], de textes à caractère critique. Mais, pour se limiter à ce dernier cas, il aura garde de ne pas confondre la fortune critique avec la réception, au plus près, par le public -en d'autres termes, l'inaccessible « opinion publique » avec l'opinion d'une certaine catégorie de journalistes [...]". Et il conclut : "[...] soyons-en bien convaincus : qu'il s'agisse ici de l'écoute, là de la perception, là encore de l'effet, l'incertitude, au final, subsistera toujours"⁴¹.

Comment l'image de la Préhistoire offerte aux Français est ensuite retravaillée dans l'intimité de chaque intelligence, de chaque sensibilité, est une question à laquelle il est fort difficile de répondre. Pour sonder les cœurs et les âmes, il faudrait disposer d'enquêtes spécifiques réparties sur toute la seconde moitié du xx^e s. Or, il n'en existe qu'une, réalisée dans les années 1990⁴². Nous ne nous hasarderons donc que rarement sur ce terrain, plus destiné au sociologue qu'à l'historien. En revanche, nous essaierons de décrire au mieux cette image de la Préhistoire, dans ses permanences comme dans ses mutations, et de comprendre comment elle s'est formée.

Pour atteindre ces objectifs, il faut adopter une approche à la fois quantitative et qualitative. L'historien du culturel a besoin du quantitatif pour dépasser l'estimation plus ou moins vague du phénomène étudié, qui aggrave la subjectivité de sa recherche et nuit gravement à la portée de ses conclusions. Dire que l'on rencontre souvent le mammouth dans la littérature préhistorique est, par exemple, une observation exacte. Mais, si elle est juste, sa formulation n'est pas satisfaisante. Au lieu de se limiter à l'usage, commode, de "souvent", il faut compter le nombre de romans dans lesquels apparaît le proboscidiien et rapporter ce nombre au total des romans préhistoriques. En répétant cette démarche pour chaque décennie de la seconde moitié du xx^e s., on établit des séries statistiques qui permettent d'avancer des conclusions mieux argumentées. Mais l'histoire n'est pas, pour autant, qu'une accumulation de chiffres. Il lui faut de la chair, du verbe, autrement dit du sens. C'est pourquoi l'approche quantitative sera doublée ici par une approche qualitative.

À quoi ressemblent les temps et les hommes premiers dans les pages des manuels scolaires ou celles des romans, dans les cases de *Rahan* ou de *Tounga*, sur grand écran ou sur les cimaises ? Comment cette image évolue-t-elle au fil des décennies de la seconde moitié du xx^e s. ? Telles sont les questions auxquelles nous tentons de répondre au fil d'un plan thématique, mais qui intègre l'approche chronologique afin de mettre en lumière les changements ou/et les permanences dans la représentation de la Préhistoire. •

Notes

1. A. Leroi-Gourhan, *Les chasseurs de la Préhistoire*, Métailié, 1992, p. 15.
2. Y. Coppens, *Le genou de Lucy*, Odile Jacob, 1999, p. 89. C'est le titre du troisième chapitre.
3. Par convention, et pour éviter toute ambiguïté, nous désignerons la science préhistorique par le terme de préhistoire, n'utilisant la majuscule que pour la période, la Préhistoire.
4. J. Boucher de Perthes, *Antiquités celtiques et antédiluviennes*, volume 1, 1847, chapitre 2. Cité par N. Richard, *op. cit.* note 6, p. 74. C'est nous qui soulignons.
5. Cité dans N. Richard, *L'invention de la préhistoire. Une anthologie*, Presses Pocket, 1992, p. 86.
6. A. Gaudry, "Os de cheval et de bœuf appartenant à des espèces perdues trouvées dans la même couche de diluvium d'où l'on a tiré des haches en pierre ; extrait d'une lettre de M. A. Gaudry à M. Flourens", *CRAS, séance du 26 septembre 1859*, tome XLIX, p. 453-454. Source : <http://gallica.bnf.fr/>.
7. A. Schnapp, *La conquête du passé. Aux origines de l'archéologie*, Carré, 1993, p. 314.
8. A. Hurel, *L'institutionnalisation de l'archéologie préhistorique en France métropolitaine (1852-1941) et l'Institut de paléontologie humaine Fondation Albert 1^{er} de Monaco*, doctorat, Histoire, sous la dir. de J.-P. Bled, Paris IV Sorbonne, 2004, p. 22.
9. *Ibid.*, p. 18.
10. D'autant que les travaux universitaires qui se multiplient dans les années 1990 – à l'exception de la thèse de Nathalie Richard, soutenue en 1992, sur *La préhistoire en France dans la seconde moitié du XIX^e siècle (1859-1904)* qui est une thèse d'histoire – sont issus des rangs préhistoriens. Les thèses de Noël Coye, *Des mythes originels à la recherche archéologique. Sources, méthodes et discours de l'archéologie préhistorique en France avant 1950*, et de Marc Groenen, *Diachronie et synchronie dans l'approche du Paléolithique, des origines de la science préhistorique au milieu du XX^e siècle*, soutenues respectivement en 1993 et 1994, sont là pour l'attester. On peut regretter, dans le cadre de notre propre travail, que ces recherches s'arrêtent, au plus tard, au mitan du siècle. L'histoire de la préhistoire des dernières années du millénaire reste à faire. Pour des références complètes, voir la bibliographie.
11. Lettre du 25 juillet 2004.
12. Voir bibliographie.
13. A. Roussot, "Aryen ou Lapon ? L'homme primitif vu par Louis Figuier en 1870" in Collectif, *Vénus et Cain. Figures de la Préhistoire, 1830-1930*, RMN/ Musée d'Aquitaine, 2003, p. 76.
14. P. Dagen, "Images et légendes de la Préhistoire" in Collectif, *Vénus et Cain. Figures de la Préhistoire, 1830-1930*, p. 32.
15. A. Prost, "Sociale et culturelle indissociablement", in J.-P. Rioux, J.-F. Sirinelli (Dir.), *Pour une histoire culturelle*, Le Seuil, 1997, p. 138.
16. Cité dans P. Poirrier, *Les enjeux de l'histoire culturelle*, Points Seuil, 2004, p. 32 .
17. Cité dans J.-P. Rioux, J.-F. Sirinelli (Dir.), *op. cit.*, p. 16.
18. S. Venayre, "L'invention de l'invention. L'histoire des représentations en France depuis 1980" in L. Martin, S. Venayre (Dir.), *L'histoire culturelle du contemporain. Actes du colloque de Cerisy*, Nouveau Monde Éditions, 2005, p. 42-44.
19. Cette exposition a donné lieu à un catalogue : S. Quertelet (Dir.), *Mythique Préhistoire. Idées fausses et vrais clichés*, Musée de préhistoire de Solutré, 2010, 168 p.
20. Respectivement : "La Préhistoire dans les manuels scolaires ou notre mythe des origines", *L'Homme*, octobre-décembre 1990, XXX (4), p. 111-135 ; "Le peintre et l'homme préhistorique : l'hypothèse exprimée au pinceau", in A. et J. Ducros (Dir.), *L'homme préhistorique. Images et imaginaire*, L'Harmattan, 2000, p. 233-241.
21. Le Seuil, 1999, 316 p.
22. P. Ory, *L'histoire culturelle*, PUF, Que Sais-je ? n° 3713, 2004, p. 16.
23. A. Gaudreault, P. Marion, "Un média naît toujours deux fois", *Sociétés & Représentations*, avril 2000, n° 9, *La croisée des médias*, p. 25-26.
24. M. Pastoureau, *Bleu. Histoire d'une couleur*, Points Seuil, 2002, p. 119.

25. P. Citti, "La Préhistoire gagne le champ littéraire (1890-1914)" in P. Citti, M. Detrie, *Le champ littéraire*, Vrin, 1992, p. 69.
26. Z. Oldenbourg, "Le roman et l'histoire", *NRF*, octobre 1972, n° 238, *Le roman historique*, p. 154.
27. *Et avant c'était comment ? Bibliographie préhistorique*, Musée départemental de Préhistoire du Pas-de-Calais, 1999, 64 p. ; C. Cohen, *L'Homme des origines. Savoirs et fictions en préhistoire*, Seuil, Coll. Science ouverte, 1999, 314 p. ; M. Angenot, N. Khouri, "An international bibliography of prehistoric fiction", *Science-Fictions Studies*, 1981, vol. 8, p. 38-53 ; J. Combier, "Bibliographie", in A. Cranile, *Chasseurs de rennes à Solutré*, Mâcon, Éditions Bourgogne/Rhône-Alpes, 1977, p. 141-416.
28. M. Guillaumie, *Le roman préhistorique à partir des premiers romans préhistoriques français (1872-1914)*, doctorat, littérature française, sous la dir. de Claude Filteau, Limoges, 2000, 681 p.
29. B. Peeters, "La BD est l'un des arts aujourd'hui les plus créatifs", *Books Hors-Série*, n° 2, avril-mai 2010, p. 8.
30. Département des Études et de la Prospective, Ministère de la Culture et de la Communication, *Les pratiques culturelles des Français 1973-1989*, La Découverte/La Documentation Française, 1990, p. 96.
31. P. Ory, *L'histoire culturelle*, *op. cit.*, p. 53.
32. P. Ory, *op. cit.*, p. 49.
33. D. Kalifa, *L'encre et le sang. Récits de crimes et société à la Belle Époque*, Fayard, 1995, p. 10.
34. P. Poirrier, *op. cit.*, p. 159.
35. M. Ferro, "Le film, une contre-analyse de la société" in J. Le Goff, P. Nora (Dir.), *Faire de l'histoire. Tome 3 : Nouveaux objets*, Gallimard, NRF, 1974, p. 241.
36. F. Surmely, *Tourisme et préhistoire dans la vallée de la Vézère*, maîtrise, géographie, sous la dir. de M. Genty, Bordeaux, 1988.
37. *Rapport sur les taux de fréquentation dans les grottes ornées françaises*, Commission Supérieure des monuments historiques, 1994.
38. B. Lequeux, *L'image et le public de l'archéologie en France (1972-1982)*, doctorat, ethnologie préhistorique, sous la dir. de J. Tixier, Paris X, 1984, 355 p.
39. J.-N. Jeanneney, "Audiovisuel : le devoir de s'en mêler" in J.-P. Rioux, J.-F. Sirinelli (Dir.), *op. cit.*, p. 147.
40. Cité dans J.-P. Rioux, J.-F. Sirinelli (Dir.), *op. cit.*, p. 16.
41. P. Ory, *L'histoire culturelle*, *op. cit.*, p. 87-89.
42. J. Peignou, J. Eidelman, A. Cordier, J.-P. Cordier, *Évaluation préalable des représentations sociales sur la Préhistoire*, DMF, 1994, 73 p.

I

La Préhistoire et son public



De la littérature à la sémiologie

Pour peupler leurs mémoires des histoires de Cro-Magnon et des siens, les Français n'ont vraisemblablement jamais eu autant de moyens que dans les dernières décennies du millénaire : au livre présent depuis des siècles, ils ajoutent la presse, les sites et les musées, la vulgarisation, la peinture et l'enseignement au XIX^e s. ; dans la seconde moitié du XX^e s., la bande dessinée, le cinéma et la télévision envahissent leur quotidien.

Dans la construction de ce puzzle complexe et en perpétuelle évolution qu'est la mémoire, chacun de ces médias apporte ses pièces, petites ou grandes, mais toujours plus nombreuses. Si l'on s'en tient à la production cumulée de manuels scolaires, ouvrages de vulgarisation, romans et émissions de télévision, on assiste en effet, des années 1940 à 1990, à une véritable explosion : au nombre de 32 dans les années de guerre, elle ne cesse à chaque décennie d'être doublée pour arriver au chiffre de 1084 (**tableau 1**).

■ **Tableau 1** : Chronologie des manuels scolaires, ouvrages de vulgarisation, romans et émissions de télévision consacrés à la Préhistoire.

Décennies	Manuels scolaires		Vulgarisation		Romans		Télévision		TOTAL
	Nbre	% total	Nbre	% total	Nbre	% total	Nbre	% total	
1940	20	62,5	3	9,4	9	28,1	0	0	32
1950	42	56,7	7	9,4	14	18,9	11	15	74
1960	37	35,2	8	7,6	16	15,2	44	42	105
1970	19	8,4	11	4,8	29	12,7	169	74,1	228
1980	31	6,4	44	9,1	53	10,9	355	73,6	483
1990	23	2,1	61	5,6	112	10,3	888	82	1084
TOTAL	172	8,6	134	6,6	233	11,6	1467	73,2	2006

Exemple de lecture : parmi les productions des années 1950 que nous avons recensées, on compte 42 manuels, 7 ouvrages de vulgarisation, 14 romans et 11 émissions de télévision consacrés à la Préhistoire soit, respectivement, 56,7 %, 9,4 %, 18,9 % et 15 % de l'ensemble des œuvres relatives à ce sujet lors de cette décennie.

Les Français de l'an 2000 ont ainsi à leur disposition trente fois plus de portes d'entrée en Préhistoire que leurs parents et grands-parents de 1940. Comme le révèle l'enquête sur *Les pratiques culturelles des Français 1973-1989*, la connaissance de la Préhistoire ne fait que suivre un mouvement général qui est que *"de moins en moins de Français demeurent totalement à l'écart de la culture"*¹. Il ne faut cependant pas croire que ces portes se sont ouvertes selon une progression continue. Seulement entrebâillées dans les deux décennies qui suivent la Seconde Guerre mondiale, elles s'ouvrent en grand à la fin des années 1960 et à partir de 1970 : les trente dernières années du siècle représentent effectivement près de 90 % du total de la production. C'est avec un léger temps de décalage sur les *sixties*, qui marquent le *"plein épanouissement de la « culture de masse »"*², que la Préhistoire fait son entrée dans *le temps des masses*³ et connaît son âge d'or quantitatif.

Les années 1970 constituent une césure profonde dans la constitution d'une mémoire de la Préhistoire pour une autre raison. Jusqu'à cette date, elle repose essentiellement, voire uniquement, sur l'écrit : livres de classe, ouvrages de vulgarisation et romans représentent de 100 à 58 % de l'ensemble de la production (**tableau 1**). La Préhistoire passe alors par les mots car *"ni la radio, ni le cinéma [...] n'ont, pour l'heure, réellement détrôné l'imprimé"*⁴. Et si, pour Jean-François Sirinelli, la génération des baby-boomers est *"la première, en effet, à baigner pleinement dès l'enfance dans l'image et le son, [elle reste] cependant, à bien des égards, profondément marquée par la civilisation de l'imprimé"*. La télévision est encore dans les limbes de son histoire ; quant au cinéma il faut attendre la seconde moitié des années 1960 pour qu'il puisse offrir au public des aventures paléolithiques avec *One million years BC (Un million d'années avant J.-C.)* de Don Chaffey et surtout *2001, a space odyssey (2001, l'odyssée de l'espace)* de Stanley Kubrick. Les manuels scolaires représentent à eux seuls dans les années 1940-1950 et 1960, respectivement, plus de la moitié et un tiers de la production (**tableau 1**). A partir des années 1970 tout change : le verbe est remplacé par la pellicule, la voix de l'écrit couverte par celle de l'image. La mémoire de la Préhistoire se fait alors audiovisuelle. Ici, comme ailleurs, c'est *"la fin de l'hégémonie de l'écrit et la victoire de la culture audiovisuelle"*⁵ : la télévision envahit les esprits, représentant 74 à 82 % du total de la production (**tableau 1**) et devenant ainsi une véritable *"école parallèle"*⁶ ; le cinéma conquiert un nombre toujours plus grand de spectateurs (*La guerre du feu* sur grand écran détrône son homonyme de papier en attirant près de cinq millions de personnes, voir **tableau 2**) ; Toungea et Rahan, dans leurs cases de bande dessinée, deviennent les nouveaux archétypes de l'Homme préhistorique. La Préhistoire, auparavant affaire de littérateurs, devient spécialité de sémiologues.

■ **Tableau 2** : Nombre d'entrées réalisées par quelques films préhistoriques.

Titre original	Titre français	Réalisateur	Nombre d'entrées (en millions)	Date de sortie
<i>One million years BC</i>	<i>Un million d'années avant J.-C.</i>	D. Chaffey	1,218	1966
<i>Slave girls</i>	<i>Femmes préhistoriques</i>	M. Carreras	0,188	1966
<i>2001, a space odyssey</i>	<i>2001, l'odyssée de l'espace</i>	S. Kubrick	3,268	1968
<i>When dinosaurs ruled the earth</i>	<i>Quand les dinosaures dominaient le monde</i>	V. Guest	0,384	1969
<i>The land that time forgot</i>	<i>Le sixième continent</i>	K. Connors	1,909	1975
<i>The people that time forgot</i>	<i>Le continent oublié</i>	K. Connors	0,454	1977
<i>Altered states</i>	<i>Au-delà du réel</i>	K. Russel	0,704	1981
<i>Caveman</i>	<i>L'homme des caverns</i>	C. Gottlieb	0,060	1981
	<i>La guerre du feu</i>	J.-J. Annaud	4,950	1981
<i>The clan of cave bear</i>	<i>Le clan de la caverne des ours</i>	M. Chapman	0,100	1985
<i>Mondo di Yor</i>	<i>Yor, le chasseur du futur</i>	A. Dawson	0,237	1985
	<i>Une femme ou deux</i>	D. Vigne	0,268	1985
	<i>RRRrrr!</i>	A. Chabat	1,703	2004
<i>10000</i>	<i>10000</i>	R. Emmerich	0,836	2008
	<i>Ao le dernier Néandertal</i>	J. Malaterre	0,259	2010

Sources : Centre National de la Cinématographie. Service des études, des statistiques et de la prospective.
Le film français. <http://lumiere.obs.cce.int/web/search/>
 Les chiffres sont arrondis.

De la littérature à la sémiologie, la Préhistoire balance de part et d'autre de 1970. Nous nous attacherons donc, dans cette première partie, à déterminer le rôle et la place tenus par l'écrit et l'image dans l'appropriation d'une mémoire de la Préhistoire, au sein de deux chapitres s'articulant autour de l'année 1970 : un premier chapitre couvrira les années 1940 à 1960 (*Un public de lecteurs*), et un second les trente dernières années du siècle, celles de *L'image reine*. Sans entrer dans le contenu du message fourni par les différents médias, que ce soit la télévision, le roman ou d'autres, nous nous contenterons de décrire par quels biais ils comptent inculquer aux Français la connaissance de cette période où l'Homme avait devant lui tout l'espoir d'un avenir en gestation.

Notes

1. DEP Ministère de la Culture et de la Communication, *Les pratiques culturelles des Français, 1973-1989*, La Découverte/La Documentation Française, 1990, p. 7.
2. P. Goetschel, E. Loyer, *Histoire culturelle et intellectuelle de la France au xx^e siècle*, Armand Colin, 1995, p. 145.
3. Selon J.-P. Rioux, J.-F. Sirinelli, *Le temps des masses. Le vingtième siècle*, tome 4 de *Histoire culturelle de la France* sous la dir. de J.-P. Rioux, J.-F. Sirinelli, Le Seuil, 1998, 405p.
4. J.-P. Rioux, J.-F. Sirinelli, *op. cit.*, p. 239.
5. P. Goetschel, E. Loyer, *op. cit.*, p. 157.
6. M. Ferro, *Cinéma et histoire*, Folio Histoire, 1993, p. 217.

Un public de lecteurs (1940-1970)

■ ■ ■ A. LIRE LA PRÉHISTOIRE

■ La timide souveraineté de l'école

Durant ces années, l'image que les Français ont de la Préhistoire est celle qu'ils ont reçue sur les bancs de l'école : en effet, les manuels scolaires représentent plus de la moitié de l'ensemble de la production recensée pour les années 1940 et 1950 (respectivement, 62,5 et 56,7 %) et 35,2 % pour les années 1960, où les progrès de la télévision commencent à battre en brèche cette domination (**tableau 1**). L'homme préhistorique d'alors a l'odeur du buvard et de l'encre qui sèche dans son encrier. C'est également pendant cette période que l'offre scolaire est la plus forte, en représentant 57,6 % des manuels publiés dans la seconde moitié du xx^e s. Le livre de classe est bien alors le vecteur dominant dans la connaissance de la Préhistoire.

Et c'est d'abord le maître, et non le professeur, qui se charge d'enseigner aux jeunes générations l'étrange et mystérieuse destinée de l'Homme de Cro-Magnon et de ses prédécesseurs, puisque plus de la moitié des manuels, pour les années 1940 et 1950, et une majorité d'entre eux dans les années 1960, concernent le primaire : respectivement 55, 59 et 40,5 % des manuels des deux cycles, primaire et secondaire. Pour beaucoup de Français du Baby-Boom, la Préhistoire ressemble aux images que le maître leur distribuait lorsqu'ils avaient accumulé suffisamment de bons points. C'est à l'école, et en premier lieu l'école primaire, quasiment seule, que revient alors la tâche de transmettre la connaissance des premiers âges de l'Humanité.

Si c'est au maître de l'enseigner, c'est à l'historien de raconter la Préhistoire. En effet, bien que cette période soit partagée entre deux disciplines, l'histoire et les sciences naturelles, c'est celle de Clio qui domine largement la production, car la place des manuels de sciences, avec au maximum 19 % de l'ensemble dans les années 1960, est très marginale. Paradoxalement, l'enseignement de la préhistoire n'est pas affaire de naturalistes, encore moins de préhistoriens.

Il ne faut cependant pas exagérer son importance : alors que le manuel est la principale source de connaissance sur la Préhistoire, la place qu'il lui accorde est bien mince. Même si ceux du secondaire lui consacrent deux fois plus de pages que ceux du primaire, la part que représente, tous cycles confondus, la leçon sur la Préhistoire dans un livre de classe, avec, dans le meilleur des cas, un peu plus de 3 % de son contenu, est réduite à la portion congrue.

L'école ne s'aventure donc guère sur les terres de nos ancêtres. Pourtant la préhistoire est une science depuis longtemps reconnue et récemment auréolée de découvertes fantastiques, comme Lascaux en 1940. Il y a là suffisamment de matière scientifique pour rédiger une leçon, surtout à l'usage de jeunes. Alors ? Les manuels s'alignant sur les programmes, définis par l'État pour l'ensemble du pays, c'est l'étude de ces derniers qui nous permettra, peut-être, de trouver la raison d'une aussi discrète présence.

La Préhistoire ne fait son apparition en primaire que fort tardivement. D'après nos recherches, son introduction remonte au début des années 1920 : la première mention que nous ayons trouvée date de 1923, dans le programme des CE2¹. Il faut ensuite attendre le lendemain de la Seconde Guerre mondiale, avec les programmes de 1945, qui ne vont connaître aucune modification, au moins pour l'enseignement de cette période, pendant vingt-cinq ans. A la fin des années 1960, les élèves du cours moyen apprennent ainsi la vie de leurs ancêtres préhistoriques de la même façon que leurs parents. La Préhistoire est alors enseignée dans les "grandes classes", de façon très succincte et sous l'angle de la technologie.

L'enseignement secondaire, quant à lui, connaît une plus grande diversité dans l'offre, mais une aussi grande stabilité dans les programmes (**encadré 1**).

La Préhistoire entre beaucoup plus tôt dans les programmes du secondaire que dans ceux du primaire : si, dès 1866, l'attention des élèves de l'enseignement secondaire spécial est attirée, en géologie, sur "*l'origine des fossiles*"², le terme d'homme préhistorique apparaît pour la première fois, encore en géologie, en 1880³. Enfin, c'est en 1882 que la Préhistoire fait son entrée en histoire, et pour les jeunes filles, avec "*l'histoire sommaire de la civilisation jusqu'à Charlemagne [qui comprend] les âges préhistoriques. Âges de la pierre, du bronze, du fer*"⁴. Le traitement de cette période varie selon ces disciplines. On peut constater, pour les Sciences naturelles, un oubli relatif jusqu'à la fin des années 1960, puisqu'elles ne s'intéressent qu'aux fossiles animaux et végétaux et donc plus à l'environnement de l'homme préhistorique qu'à l'homme préhistorique lui-même. Il faut attendre 1968 pour assister à son retour autour des paillasses. Quant à l'Histoire, elle n'a cessé de l'inscrire dans ses programmes, il est vrai sans gros efforts de

■ **Encadré 1** : La Préhistoire dans les programmes de l'enseignement primaire et secondaire entre 1940 et 1970

"Au Cours Moyen, il s'agit surtout d'évoquer de manière concrète et frappante la vie des Français aux principales périodes de notre histoire [...]

— l'homme préhistorique. Habitation. Armes. Le feu. Les monuments." (programme d'Histoire, classe CM1, CM2, Révision, 1948)

"Notions générales de chronologie. Les générations, les siècles, les ères, les grandes périodes. Histoire et Préhistoire. Immensité et obscurité des temps préhistoriques. L'industrie de la pierre." (programme d'Histoire, 6^e, 1939)

"Place de l'Homme dans l'histoire de la Terre. L'homme préhistorique. La vie sauvage." (programme de Géographie, 2^{ème}, 1939)

"Notions générales sur les périodes géologiques et leur succession. Principaux fossiles animaux et végétaux caractéristiques de chaque ère." (programme de Sciences Naturelles, 4^e, 1947)

"On ne devra pas consacrer plus de douze leçons à la chronologie, à la Préhistoire et à l'histoire de l'Orient." (programme d'Histoire, 6^e, 1956)

"Le travail dans la Préhistoire. Le feu, le travail de la pierre, origine des textiles, de la céramique, élevage et agriculture, travail des métaux." (programme d'Histoire, 2^{ème} et 1^{ère}, A', C et M', 1956)

"Premier semestre :

a) Définition et utilité de l'histoire Notions générales de chronologie. Les générations, les siècles, les ères, les grandes périodes. Histoire et Préhistoire.

b) Notions sommaires sur les transformations et progrès de l'humanité au cours des temps préhistoriques." (programme d'Histoire, 6^e, 1957)

"Etude de quelques fossiles caractéristiques des diverses ères géologiques [...]. On mettra en valeur le fait important de la succession des flores et des faunes." (programme de Sciences naturelles, 4^e, 1959)

"Histoire économique. I. Préhistoire : Les premières techniques. L'application de l'agriculture. Les débuts de la métallurgie." (programme d'Histoire, CET, Collège d'Enseignement Technique, première année, enseignement commercial, 1963)

"Introduction à l'histoire. La vie des hommes préhistoriques, l'histoire – générations, siècles, millénaires – les dates." (programme d'Histoire, 6^e, 1968)

"Un aspect du problème de l'évolution : origine et évolution de l'Homme. Analyse de documents paléontologiques et de documents d'archéologie préhistorique. Esquisse de l'histoire de l'Homme et de son origine." (programme de Sciences naturelles, 1^{ères} A et B, Terminale C, 1968)

"Des fossiles (notions de paléontologie). Etude de quelques échantillons montrant la diversité des formes dans un groupe fossile [...] Dégager les renseignements susceptibles d'être donnés par un fossile." (programme de Sciences naturelles, 1^{ère} D, 1968)

"L'évolution [...] 3^o Origine et évolution de l'Homme. Analyse des documents paléontologiques et de documents d'archéologie préhistorique. Esquisse de l'histoire de l'Homme et de son origine." (programme d'Histoire, Terminale D, 1968)

(Sources classées par ordre d'entrée : Horaires et programmes de l'enseignement secondaire des garçons, Vuibert, 1939, p. 36 et p. 97 ; Nouveaux horaires et programmes de l'enseignement du second degré, 1947/1948, Vuibert, 1947, p. 94 ; Programmes, instructions, répartition, Hachette, 1948, p. 180 et p. 190 ; Nouveaux horaires et programmes de l'enseignement du second degré, Vuibert, 1956, p. 49 et p. 150 ; Historiens et Géographes, octobre 1957, p. 24 ; Horaires et programmes de l'enseignement du second degré, Vuibert, 1959, p. 147 ; Historiens et Géographes, décembre 1963, p. 166 ; Horaires et programmes de l'enseignement du second degré, Vuibert, 1969, p. 52, p. 227, p. 229 et p. 241)

renouvellement, ceux de 1968 n'innovant guère par rapport à ceux de 1939 : de l'"immensité et [l'] obscurité des temps préhistoriques" à "la vie des hommes préhistoriques", on conviendra que le chemin est en effet bien court, même si nous aurons à revenir sur ce terme d'"obscurité". Ce manque d'imagination est à mettre en relation avec des programmes qui ne concernent que deux classes d'âge, les niveaux 6^e, en Histoire, et 4^e, en Sciences naturelles, à quelques exceptions près (le souvenir de cette leçon sera bien loin lorsque ces élèves seront adultes) et n'accordent à des milliers d'années d'aventure humaine que "douze leçons", et encore, à partager avec la chronologie et l'histoire de l'Orient⁵, ou quelques "notions sommaires"⁶, voire une simple "esquisse"⁷.

Pourquoi les concepteurs des programmes n'ont-ils pas donné à la Préhistoire plus de place ? Est-ce par désintérêt, par méconnaissance des auteurs qui, comme on l'a vu précédemment, ne sont pas des préhistoriens ou par méfiance envers une discipline jugée peu sérieuse, insuffisamment établie car connaissant des débats méthodologiques, voire idéologiques, enflammés, des remises en question régulières et des polémiques virulentes ? Les débats qui firent rage, par journaux interposés, au sujet de l'authenticité des dessins de la grotte de Rouffignac au cours de l'été 1956, semblent l'attester. La Préhistoire ne souffrirait-elle pas d'une mise en image plus terne que pour d'autres civilisations, "les sites de Solutré ou des Eyzies se [révélant] n'être que des falaises inexpressives"⁸ ? Ne serait-ce pas, plus prosaïquement, parce que, rédiger un programme étant avant tout choisir, la Préhistoire se retrouve immolée sur l'autel de l'Orient méditerranéen et surtout de Rome, dont la connaissance est considérée comme prioritaire ? Nos sources ne nous permettent pas, hélas, de répondre. Difficile de choisir entre ces hypothèses et d'autres que nous pouvons ignorer. C'est peut-être tout cela à la fois, et plus encore.

Décidément, la Préhistoire, tant dans les manuels que dans les programmes, n'est vraiment pas la préoccupation de l'École. Comme on le verra plus loin, il ne faudra pas s'étonner lorsque, dès les années 1970, et face à la concurrence de nouveaux médias comme la télévision, elle n'hésitera pas à se défaire d'une période qui jamais ne l'enthousiasma.

■ Adolescence, Préhistoire et littérature

"C'était un après-midi d'ennui, comme en a connu tout enfant, quand la pluie bat les vitres et que les jeux plus calmes qui conviennent à l'intérieur des maisons n'offrent pas assez d'attraits. J'avais environ onze ans et me trouvais en visite chez un ami. Nous ne savions que faire. Mon camarade monta dans sa chambre et revint avec une brassée de livres. Sans grand enthousiasme, j'en pris un et l'ouvris : c'était **La Guerre du Feu** [en gras dans le texte]. « Les Oulhamr fuyaient dans la nuit épouvantable... ». Doucement, le crépuscule tomba, sans que je m'en rendisse compte. J'étais loin, bien loin, dans l'espace

et dans le temps, aux âges farouches, sur les rives du Grand Fleuve. Et quand, emportant le livre, je rentrais chez moi ce soir-là, ma vocation de géologue et de préhistorien était déjà décidée, sans que je le susse encore.”

Ainsi s’ouvrait la préface à une nouvelle réédition⁹ de *La guerre du feu* par l’un des plus grands préhistoriens français, François Bordes, professeur à la faculté des Sciences de Bordeaux et directeur de son Institut du Quaternaire. Près de trente ans après, comme en écho, la préhistorienne Geneviève Guichard écrivait, toujours en préface, mais à un autre roman préhistorique :

“**Daáh** [en gras dans le texte] est l’un des livres clés de ma vie. Vers mes douze ans [au même âge que F. Bordes], je l’avais lu dans cette édition rose à vingt-cinq centimes des années 1925 [...] En 1980, un de mes amis m’offrait un exemplaire de l’édition de 1914, [...] je m’apercevais que ce livre avait fécondé certains de mes comportements, façonné plusieurs de mes convictions, et que, pour une part, ma vocation de paléontologue y était contenue”¹⁰.

À leur façon, ces deux savants, dans leur hommage à deux grands romans et deux grands auteurs, montrent, avec éclat, la puissance évocatrice de la littérature, maïeutique des vocations, et sa faculté à s’inscrire dans les mémoires. En effet, qui resterait insensible à des phrases comme : “*Naoh, ayant abaissé sa main sur Gammla, la releva sans rudesse, et les temps sans nombre s’étendaient devant eux*”¹¹ ? Il est évident que des générations entières ont connu et aimé la Préhistoire grâce à la fiction. Pourtant, si l’on s’en tient au quantitatif, c’est-à-dire au nombre de romans publiés pendant cette période, force est de constater sa faiblesse : même si le nombre de romans, premières éditions et rééditions comprises, augmente constamment des années 1940 aux années 1960, leur part dans la production totale reste très faible, puisqu’elle ne dépasse pas les 7 %¹². La littérature de Préhistoire est encore un phénomène relativement restreint.

■ **Tableau 3** : Chronologie des publications de romans (premières éditions et rééditions) consacrés à la Préhistoire.

Décennies	Première édition		Réédition		TOTAL	
	Nombre	% du total	Nombre	% du total	Nombre	% du total
1940	3	3,5	6	4	9	3,9
1950	2	2,3	12	8,1	14	6
1960	13	15,1	3	2	16	6,9
1970	5	5,8	24	16,3	29	12,5
1980	11	12,8	42	28,6	53	22,7
1990	52	60,5	60	41	112	48
TOTAL	86	100	147	100	233	100

Exemple de lecture : dans les années 1940, il y a trois romans publiés pour la première fois, soit 3,5 % du total des premières éditions. Si l’on y ajoute les rééditions (six, soit 4 % de l’ensemble des rééditions), cette décennie, avec neuf publications, représente 3,9 % du total des publications de la seconde moitié du xx^e s. que nous avons recensées.

Pourtant, ces décennies sont les plus inventives, à l'exception des années 1950, qui apparaissent (**tableau 3**) comme les moins imaginatives avec le pourcentage le plus élevé de rééditions (86 %), ainsi qu'une mise à contribution la plus forte des traductions, plus de 14 % du total pour une moyenne sur toute la période de près de 5 % : la *"vague de nouveauté hautement proclamée et revendiquée [...] en ces années où s'installait aussi une nouvelle République"*¹³ n'atteint pas encore des rivages préhistoriques.

Elle ne les atteint vraiment qu'avec les années 1960 qui connaissent, fait unique pour toute la seconde moitié du xx^e s., un nombre de premières éditions très nettement supérieur aux rééditions (environ 15 % de l'ensemble des premières éditions de la seconde moitié du xx^e s.) : c'est l'époque où Norbert Casteret, Jean-Claude Froelich et Michel Peyramaure publient l'intégralité de leur œuvre consacrée à la Préhistoire¹⁴ (**tableau 3**). Norbert Casteret et Jean-Claude Froelich mettent leur expérience professionnelle au service de l'histoire, ce qui apporte aux aventures qu'ils narrent un surcroît d'authenticité. Dans l'œuvre de Casteret, l'un des spéléologues français les plus connus, inventeur des gravures de la grotte de Montespan en 1922, l'exploration des entrailles de la terre constitue l'un des ressorts dramatiques les plus utilisés, comme en témoigne l'extrait suivant :

"C'était une chatière classique, sorte de goulet fort impressionnant car très étroit, ménagé entre des blocs menaçants et coincés entre eux. Avec l'insouciance de la jeunesse et l'inconscience du danger, le garçon se faufile avec beaucoup de souplesse dans ce véritable piège où il dut ramper étroitement sur une dizaine de mètres. [Il découvre] une galerie inconnue dans laquelle [il] s'engagea le cœur battant. La première chose qu'il remarqua fut que le sol argileux, boueux par endroits, montrait des empreintes d'ours et de hyènes. [...] Rama fit appel à tout son courage pour se persuader que, malgré tout, la nouvelle caverne dans laquelle il se trouvait devait être déserte, abandonnée par les fauves"¹⁵.

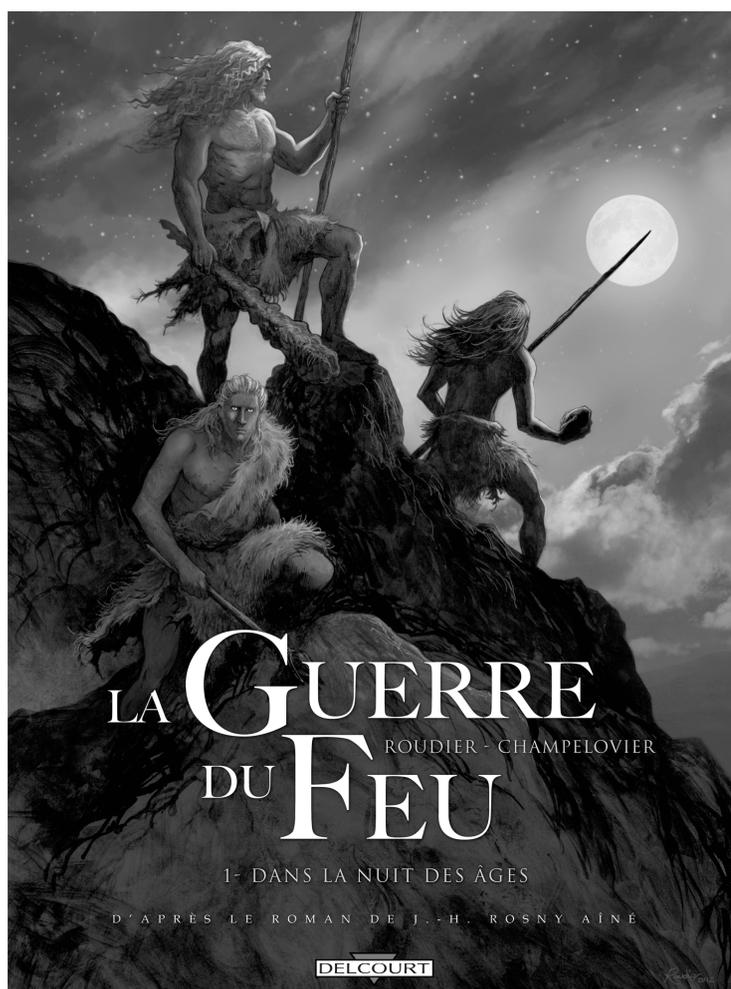
Quant à Jean-Claude Froelich, ethnologue spécialiste de l'Afrique et de l'Asie, il s'invente un double de papier en la personne de Pierre Briant qui *"après avoir obtenu une licence de sciences naturelles, [...] avait suivi les cours de l'Institut de paléontologie humaine et les cours du Musée de l'Homme. [...] Enfin, il était parti comme chef de mission, avec deux jeunes étudiants, dans le Nord-Cameroun. Une année entière passée chez les farouches Kirdis [...] avait fait de lui l'un des meilleurs spécialistes des tribus primitives"*¹⁶. Il n'hésite d'ailleurs aucunement, dans les nombreuses digressions pédagogiques où le vulgarisateur l'emporte sur le romancier, à faire appel au comparatisme ethnologique. Ainsi, à une des questions d'un des héros de *La horde de Gor* sur la rareté de la présence humaine, il fait répondre à Briant : *"[...] cela ne me surprend guère : les chasseurs ont besoin pour subsister d'un très vaste territoire de chasse et l'étude des peuples chasseurs du xx^e s. [...], démontre qu'une tribu d'une centaine*

*d'individus a besoin d'un territoire de chasse grand comme un département*¹⁷. Jean-Claude Froelich est un cas relativement à part dans l'histoire de la littérature de Préhistoire, celui du scientifique mettant son savoir au service de la fiction. Il n'en existe, à notre connaissance, que six autres. Le précurseur en la matière est Adrien Arcelin, l'un des inventeurs de Solutré, auteur chez Hachette en 1872, sous le pseudonyme d'Adrien Cranile, de *Chasseurs de rennes à Solutré*. Dans les années 1920, c'est au tour de Max Bégouën, l'un des inventeurs de la grotte des Trois-Frères, de publier *Les bisons d'argile*, autour de la grotte du Tuc d'Audoubert, puis *Quand le mammoth ressuscita*¹⁸. En 1946, l'abbé André Glory, auteur des premiers relevés de la grotte de Lascaux, publie – là encore sous un nom de plume, celui de Max Landreau – *La vengeance du Rhin*¹⁹, qui se déroule au Néolithique. Il faut ensuite attendre une cinquantaine d'années pour que la fiction attire de nouveaux les préhistoriens. À la fin du siècle, Jean-Pierre Chaline (alias Ivan Péetrovitch) conduit ses lecteurs au cœur d'une véritable enquête policière sur fond de fossiles dans *Opération Adam*²⁰. Jean Courtin, préhistorien spécialiste du Néolithique méditerranéen, met en scène une grotte qu'il connaît bien pour l'avoir explorée et étudiée, la grotte Cosquer dans *Le Chamane du bout du monde* publié en 1998²¹. Enfin, Jean Guilaïne explique à ses lecteurs *Pourquoi j'ai construit une maison carrée*²². Le savant ne s'est donc que très rarement résolu à quitter le confort de la science pour s'aventurer sur les terres nappées de brouillard de la fiction romanesque.

Les années 1960 sont également les dernières où la Préhistoire fait partie de la littérature jeunesse (plus de 60 %). Des jeunes qui, à cette époque, comme le relève Antoine Prost au sujet de la presse pour adolescents, "*constituent un marché spécifique, une clientèle qui a ses déterminations propres*"²³. L'inventivité du roman préhistorique découle de l'apparition de ce nouveau marché : dans la mesure où se met en place une "*subculture adolescente [permettant] aux jeunes de marquer un goût différent de celui des adultes*"²⁴ il va falloir la nourrir de nouvelles aventures, y compris préhistoriques. Conséquence du passage "*de l'enfant, quantité négligeable, qui suivait la famille, réduit autant que possible au silence et à l'immobilité, à l'enfant roi, centre d'intérêt, convergence d'affections, accepté comme une personne autonome, avec ses richesses et ses droits*"²⁵ c'est, effectivement, le développement d'une demande juvénile autonome et son encouragement par la société qui, à cette époque, stimulent la production.

Dans cette période pauvre en rééditions, il est un roman qui fait figure d'exception : *La guerre du feu*, de Joseph-Henri Rosny Aîné. L'œuvre du maître a été suivie d'autres, qui, sans en avoir son envergure, que ce soit par le nombre de titres ou par la célébrité, sont néanmoins importantes. Il n'est que de citer des auteurs comme Jean-Claude Froelich, Michel Peyramaure, Louis Mirman, Jean-Luc Déjean, plus récemment Pierre Pelot, et, venue des États-Unis, Jean M. Auel.

S'il peut y avoir discussion sur la singularité de Rosny et de son œuvre, il est tout à fait légitime, en revanche, d'accorder à *La guerre du feu* qui n'est pas son premier roman préhistorique, le qualificatif de chef d'œuvre. Initialement paru dans la revue *Je sais tout*, en 1909, il sort en librairie en 1911, chez Eugène Fasquelle. Réédité constamment depuis, il est l'un des plus grands succès de la librairie française : près de deux millions de lecteurs francophones ont déjà suivi les aventures de Naoh²⁶. Le roman connaît des rééditions constantes, avec, jusque vers 1975, une très forte domination sur les rééditions de romans préhistoriques, puisqu'il en représente alors au moins la moitié, sinon la totalité. Il est bien le grand roman préhistorique de ces années.



■ **figure 2** : *La Guerre du Feu*. Couverture du tome 1 (3 sont prévues). 2012. Dessin et adaptation Emmanuel Roudier. Mise en couleurs Champelovier. © Éditions Delcourt.

■ Une vulgarisation discrète mais ambitieuse

Après l'“âge d'or”²⁷ qu'a représenté la seconde moitié du XIX^e s. pour la vulgarisation, le XX^e s. est le temps du “*déclin, certes relatif, du livre de vulgarisation scientifique en France*”²⁸. La vulgarisation préhistorique connaît la même évolution : le nombre d'ouvrages consacrés à cette période est très faible, moins de vingt sur trente ans, et la part qu'ils représentent dans la production de toute la seconde moitié du siècle l'est tout autant, avec moins de 14 %.

De plus, il faut attendre la toute fin des années 1940, 1948 pour être plus précis, pour assister aux premières publications pour toute la décennie. Si un directeur de recherche du CNRS peut parler aujourd'hui, au sujet de la vulgarisation, d'une “*périlleuse nécessité*”²⁹, celle-ci ne se faisait alors pas sentir. Ce média n'entre donc que très marginalement dans la connaissance qu'ont les Français de cette période. D'autant qu'il ne fait pratiquement pas appel à la vulgarisation étrangère, puisque sur les dix-huit ouvrages publiés, on ne compte qu'une seule traduction, en 1962³⁰, alors que la vulgarisation anglo-saxonne, objet de nombreuses traductions depuis les années 1940, n'a cessé depuis de s'accroître³¹.

Il semblerait que la vulgarisation préhistorique française ait particulièrement fait obstruction à la pénétration étrangère. On retrouve d'ailleurs le même phénomène en littérature, pour laquelle le nombre et la part de romans traduits sont également très faibles. Le fait que la France soit, non seulement le pays de naissance de la préhistoire, avec Boucher de Perthes, mais aussi un pays très riche – peut-être le plus riche – en gisements préhistoriques, explique-t-il ce repli ? Les romanciers et vulgarisateurs estiment-ils avoir assez avec ce que leur pays leur offre et qu'il n'est nul besoin “d'aller voir ailleurs” ? Ou est-ce du pur chauvinisme ?

Si le nombre d'ouvrages est, sans conteste, faible, ceux-ci sont beaucoup plus fournis que pour le dernier tiers du XX^e s. : en effet, le nombre de pages par livre y est le plus élevé avec une moyenne de plus de cent-dix, les années 1940 faisant exception, avec une trentaine seulement, exception qui peut s'expliquer par la pénurie et donc la cherté du papier pendant et à l'issue de la Seconde Guerre mondiale. Signe d'élitisme, un livre trop volumineux pouvant être considéré comme rebutant le plus grand nombre de lecteurs ? Vraisemblablement pas, car on constate, durant cette période, une domination assez sensible des ouvrages généralistes, sauf dans les années 1950, avec des titres comme *La Préhistoire* (trois ouvrages en 1948, 1953 et 1962), et d'autres déclinant de bien des manières le terme d'homme : *Les origines de l'homme* (1957), *Les hommes du début du monde* (1958), *Les hommes préhistoriques* (1960), *L'homme préhistorique et sa vie* (1963), etc. L'ambition encyclopédique affichée de ces ouvrages liée au nombre important de

pages laisserait plutôt penser à une volonté d'offrir à tous le plus d'informations possible.

La vulgarisation préhistorique des années 1940 à 1960 est très restreinte. Elle n'en est pas moins ambitieuse dans ses objectifs qui sont d'offrir au plus de lecteurs possible le plus d'informations possible sur une histoire plusieurs fois millénaire et, pour beaucoup d'entre eux, peu ou mal étudiée, l'école ne réalisant, en ce domaine, que fort imparfaitement sa mission, comme on l'a vu précédemment.

■ La "Chapelle Sixtine de la Préhistoire" (1940) et "la guerre des mammoths" (1956) dans la presse

Dans le domaine préhistorique, deux découvertes intéressent particulièrement la presse : Lascaux, de sa découverte fortuite en septembre 1940 à l'ouverture au public huit ans après, jusqu'à sa fermeture décidée par André Malraux, ministre de la Culture, en 1963 et Rouffignac, en 1956.

Lascaux demeure dans l'esprit de beaucoup, sinon de tous, la grotte de référence, puisque "*même pour le moins érudit d'entre nous [elle] s'associe immédiatement à l'idée de la préhistoire*"³². Pour preuve, il n'est que de lire les titres de certains articles commentant la découverte d'autres sites et les assimilant à la grotte de Montignac : Rouffignac et Chauvet (découverte en 1995) sont considérées comme de "*nouveau(x) Lascaux*" et Cosquer est tirée de l'oubli iodé en 1991 pour être parée du titre de "*Lascaux sous-marin des calanques de Cassis*"³³. Tout journaliste sait qu'en utilisant ce parrainage, ses lecteurs comprendront immédiatement l'importance majeure de ces cavités. Pourtant, ce n'est pas "*la Chapelle Sixtine de la Préhistoire*", telle que la surnommait l'abbé Breuil, qui suscite le plus l'intérêt de la presse. En effet, celle-ci lui consacre douze articles, et jamais plus de trois par journal, et une place dans ses colonnes qui n'excède pas les 12 %, alors que Rouffignac, avec vingt-neuf articles, soit une moyenne de sept environ par quotidien (chiffre qui ne sera dépassé par aucune autre découverte pendant toute la seconde moitié du xx^e s.) et plus de 14 % de la page, est le véritable "feuilleton" de l'été 1956. Un "feuilleton" qui a droit, à trois reprises, à la Une des journaux, ce qui ne se reproduira jamais, à l'exception de Chauvet, mais pour un seul article seulement. Il est vrai que la polémique autour de cette découverte avait de quoi attirer l'attention des rédactions parisiennes, comme l'explique l'un de ses inventeurs, Louis-René Nougier :

"Il fallait nourrir la guerre des grottes, la guerre des mammoths, parce que le monstre du Loch Ness n'était pas au rendez-vous, parce qu'il n'y avait pas de nouveau crime de Lurs, parce que la vraie guerre était lointaine,

parce qu'il fallait vendre du papier aux foules en vacances.[...], à un grand reporter, devenu quelque peu amical, je faisais la remarque :

« Mais enfin, pourquoi cette inutile campagne contre Rouffignac ?... Vous aviez Nasser ! »

Et mon interlocuteur de me répondre :

« Non. Ce n'est pas la même chose. Ce n'est pas le même papier. Beaucoup de mes confrères souhaitaient que Rouffignac fût faux. C'est alors qu'on aurait vendu du papier. Un nouveau Glozel, quelle aubaine ! et puis cela fait sourire, cela fait même rire quelquefois, tandis que Nasser... »³⁴.

Entre le "*miracle de l'art*" qu'est Lascaux, pour reprendre la formule de Georges Bataille, et la "*guerre des mammoths*" de Rouffignac, la presse choisit ce qui fait sensation : montrer les disputes des préhistoriens avant la beauté, mais aussi les dangers qui menacent l'une des plus belles grottes ornées au monde. En faisant cela, elle prend le risque de donner de la préhistoire l'image d'une science de "chiffonniers" plutôt que d'une quête toujours renouvelée de nos origines.

■■■ B. VOIR LA PRÉHISTOIRE AU TEMPS DE L'ÉCRIT

■ La Préhistoire du bout des pinceaux : Burian et son œuvre, 1941-1968

La peinture ayant pour thème la Préhistoire n'est pas une découverte du xx^e s. Elle est même, à en croire Claudine Cohen, "*un genre florissant en France à la fin du XIX^e s. [...]. Des peintres académiques s'y sont essayés, et les cimaises du musée d'Orsay, comme l'amphithéâtre de paléontologie du Muséum d'histoire naturelle de Paris, sont ornées de ces chefs-d'œuvre de l'art pompier*"³⁵. Effectivement, "*l'intérêt des peintres pour la préhistoire est étroitement lié aux premières découvertes, prouvant, dans les années 1860-1870, l'existence d'hommes fossiles [...]. On peut donc désormais se baser sur des éléments, enfin concrets, pour rendre compte de l'apparence réaliste de ces premiers hommes [...]. C'est ainsi, qu'attirés par le côté à la fois pittoresque et réaliste de la préhistoire, Cormon et Jamin en viennent à se passionner tous deux pour cette nouvelle discipline*"³⁶. De son vrai nom Fernand-Anne Piestre, Cormon est né à Paris en 1854. Grâce à son *Caïn*, présenté au Salon de 1880 et acquis par l'Etat, il obtient la Légion d'honneur. Alors que cette toile est censée illustrer la fuite de Caïn après le meurtre de son frère, ces personnages bibliques sont habillés comme des chasseurs préhistoriques et armés de haches de pierre. Professeur à l'École des Beaux-Arts, membre de l'Institut, il meurt, couvert d'honneurs, en 1924. Parisien lui aussi et d'un an son aîné, Paul Jamin est particulièrement connu pour sa gouache de 1885 qu'il dédia à son ami, le préhistorien Louis Capitan, *La fuite devant un mammoth*.



■ **figure 3 :** *Cain*. Fernand Cormon. © RMN-Grand Palais (musée d'Orsay) / Hervé Lewandowski



■ **figure 4 :** *La fuite devant le mammouth*. Paul Jamin. Collection Société Préhistorique Française.

Que ce soit dans le tableau de Cormon ou dans celui de Jamin, c'est une même humanité qui est mise en scène : seuls, minuscules, dans un environnement de désolation, des hommes fuient. La dureté de leur vie n'a d'égalé que celle de leurs traits ; la peur est leur quotidien et l'espoir un sentiment inconnu. La peinture de Préhistoire du XIX^e s. apparaît ainsi imprégnée d'un misérabilisme paradoxalement porteur d'optimisme et de confiance en notre espèce. Si l'on souligne ainsi la misère, l'extrême pauvreté de l'humanité première, c'est pour mieux montrer que, malgré ses origines pitoyables, l'Homme, chef-d'œuvre de la création, a réussi à se hisser au premier rang : le gueux est devenu le maître, l'esprit a triomphé des ténèbres³⁷.

Reprenant le genre, après une interruption de près d'un demi-siècle, un Tchèque va véritablement lui donner ses lettres de noblesse et l'inscrire dans notre imaginaire collectif : Zdenek Burian, mal connu malgré sa grande influence. Pour la préhistorienne Geneviève Guichard, *"au delà des polémiques diverses et de l'avis personnel de chacun, une certitude demeure, c'est que beaucoup voient encore aujourd'hui la préhistoire à travers les yeux de Burian"*³⁸. Wiktor Stoczkowski, quant à lui, affirme faire partie de ces *"générations de lecteurs (pouvant) se souvenir de l'émotion avec laquelle ils découvraient pour la première fois, grâce aux images de Burian, le monde étrange des Australopithèques velus et des Néandertaliens aux épaules voûtées qui ornaient leurs livres d'enfance"*³⁹. Né le 11 mai 1905 en Moravie du Nord, Zdenek Burian est, sans conteste, le plus grand peintre de préhistoire du XX^e s. Entré à l'Académie des Beaux-Arts de Prague en 1919, il la quitte en 1922 pour suivre, comme celle de ses futurs sujets, la vie itinérante des Tziganes. Dans les années 1930, il est reconnu en tant qu'illustrateur de livres d'aventures pour des auteurs français comme Verne et Dumas, ou anglo-saxons, avec Defoe, Kipling et surtout London. L'année 1935 est une date charnière dans sa vie artistique et professionnelle : la rencontre avec Josef Augusta, professeur de paléontologie à l'université Charles de Prague, est à l'origine d'une collaboration qui va durer vingt-sept ans, de 1941 à la mort d'Augusta, en 1968. Sous sa direction, Burian se consacre alors à la paléontologie et à la préhistoire, tout en continuant de dessiner pour des romans. Il illustre une douzaine d'ouvrages, essentiellement de vulgarisation ou des livres pour enfants, dont *Les hommes préhistoriques*, en 1960, et *Le livre des mammouths*, en 1966. Par la suite, il retourne à des sujets plus ethnographiques et géographiques, semblant clore cette période préhistorique, mais en partie seulement, puisqu'il illustre *L'Encyclopédie des hommes de la préhistoire* de Josef Wolf, en 1977, avec plusieurs planches inédites et des reprises des années 1950 et 1960.

Vladimir Prokop, dans la monographie qu'il lui consacre⁴⁰ et à laquelle nous devons l'essentiel de ce développement, classe ses œuvres préhistoriques en trois catégories : les reconstitutions paléontologiques (257 dont les dinosaures), géologiques (34, essentiellement des paysages),

Voyage au centre de la Terre

Quand Jules Verne se fait préhistorien

En 1864, Jules Verne publie dans la collection Hetzel *Voyage au centre de la Terre*. Ce roman, le deuxième d'une longue série de *Voyages dans les Mondes connus et inconnus* connaît cinq rééditions au XIX^e siècle, cinquante-huit au XX^e siècle (dont seize pour les seules années 1990) et quatorze dans la première décennie du troisième millénaire. C'est peu dire que les aventures du Professeur Otto Lidenbrock, de son neveu Axel et de leur guide Bjelke dans les entrailles de notre planète ont bercé des générations entières. D'autant que le cinéma va seconder la littérature avec plusieurs longs métrages dont celui, au titre éponyme, d'Henry Levin, sorti en 1959, avec James Mason dans le rôle du savant intrépide. Levin se doute-t-il que la sortie de son film coïncide avec le centenaire de la reconnaissance officielle de la Préhistoire en France ? On peut en douter. Il n'empêche : la coïncidence est heureuse, car si Verne est romancier, il est tout autant vulgarisateur des connaissances de son temps et, dans ce cas précis, de celles des préhistoriens.

Lorsque nos trois héros entament leur périple souterrain, nous sommes au mois de juin 1863, quatre ans après les prises de position très officielles de deux des plus grands savants de leur temps en faveur de la haute antiquité de l'Homme : Charles Lyell et Albert Gaudry. Boucher de Perthes, le père de la préhistoire, achève la rédaction du troisième tome des *Antiquités celtiques et antédiluviennes*, son œuvre maîtresse. La Préhistoire, longtemps refusée par le monde savant, reçoit enfin les honneurs académiques... et littéraires, tant le *Voyage au centre de la Terre*, dans ses chapitres trente-sept à trente-neuf,

peut être considéré comme une défense et illustration de l'Homme quaternaire.

Après avoir côtoyé les rives de l'océan intérieur qu'ils viennent de traverser, Lidenbrock et ses compagnons s'aventurent à l'intérieur des terres découvrant une plaine d'ossements :

"On eût dit un cimetière immense, où les générations de vingt siècles confondaient leur éternelle poussière [...] Là, sur trois milles carrés, peut-être, s'accumulait toute l'histoire de la vie animale, à peine écrite dans les terrains trop récents du monde habité [...] Nos pieds écrasaient avec un bruit sec les restes de ces animaux anté-historiques, et ces fossiles dont les muséums des grandes cités se disputent les rares et intéressants débris. L'existence de mille Cuvier n'aurait pas suffi à recomposer les squelettes des êtres organiques couchés dans ce magnifique ossuaire [...] Mais ce fut un bien autre émerveillement, quand, courant à travers cette poussière organique, [Lidenbrock] saisit un crâne dénudé, et s'écria d'une voix frémissante :

Axel ! Axel ! une tête humaine !

— Une tête humaine ! mon oncle, répondis-je, non moins stupéfait.

— Oui, neveu ! Ah ! M. Milne-Edwards ! Ah ! M. de Quatrefages ! que n'êtes-vous là où je suis, moi, Otto Lidenbrock !"

Lidenbrock a, sous ses yeux, la preuve indiscutable de la contemporanéité de notre espèce avec la faune antédiluviennne, "anté-historique". Pour Verne, le doute n'est pas permis : l'Homme plonge ses racines dans les temps préhistoriques. À cet instant de la narration, le romancier s'efface devant le vulgarisateur. Comme l'écrit Hetzel lui-même dans l'avertissement qui ouvre les *Voyages et aventures du capitaine Hatteras* : "Ce qu'on